







217, Rue Saint-Honoré. PARIS



*C<sup>ie</sup>  
Sibérienne*



CORBEILLES

— de —

MARIAGE

*Fourrures  
& Manteaux*



## Les Chroniques du Mois

### L'ÉCHÉANCE

Vous savez sûrement son nom, et si je ne l'imprime pas ici, c'est pour ne pas le désobliger. J'aurais l'air de me moquer de lui. Et je ne veux pas avoir l'air de me moquer de lui. C'est un homme que je respecte et que j'aime. Il fut, voilà une vingtaine d'années, l'un des chroniqueurs favoris du boulevard. Personne ne sut mettre plus de grâce que ce journaliste à philosopher au jour le jour sur les petites misères, les amertumes comiques, les futilités touchantes ou joyeuses de la vie de Paris. On eût pu appliquer à tel de ses articles une définition analogue à celle qui a été donnée du canon : un trou avec de l'esprit autour...

Aussi ai-je quelquefois recours à son expérience. C'est très commode. Nous déjeunons au même cercle. Je viens m'asseoir à côté de lui. Il parle, je l'écoute, et il est bien rare que je n'emporte pas — paresseux que je suis ! — une idée de chronique de ces conversations-là.

Hier donc je l'abordai. Il n'en était qu'aux hors-d'œuvre et il y avait une place libre à côté de lui.

— Vous avez l'air préoccupé, me dit-il en riant.

— Je suis préoccupé en effet, répondis-je, et on le serait à moins. Je cherche, pour les lecteurs du Figaro Illustré le sujet de ma dernière chronique de l'année ; je ne le trouve pas, et c'est à votre inépuisable imagination que je viens demander, maître, de me le fournir.

Le vieux journaliste eut l'air surpris.

— Enfant ! Je vous croyais une plus grande fertilité d'esprit. La chronique de décembre, mon cher, mais c'est la plus facile à faire de l'année. Elle s'écrit toute seule, si je puis dire. Il n'y a qu'à prendre... Tenez : avez-vous eu jamais la curiosité de vous promener — j'entends de vous promener lentement, attentivement — du 20 décembre au 10 janvier...

— De la Madeleine à la Bastille, et vice versa ? Les petites baraques ? Je sais. Très pittoresque, en effet ; très parisien. J'ai fait une demi-douzaine de chroniques là-dessus.

— C'est suffisant. Mais il n'y a pas que les baraques ; au coin des rues, cerné par une foule de badauds que son verbiage amuse...

— Le camelot ? Excellent thème aussi, sur lequel il y a de jolies variations à broder. Le camelot est le « lanceur » du jouet mécanique de l'année, dont le prix ne doit point excéder vingt ou trente sous. D'où vient cet homme ? où va-t-il ? de quoi est fait l'irrésistible attrait qu'il exerce sur les foules ? J'ai répondu l'an dernier à ces questions-là. L'article avait amusé mon directeur ; une dame russe écrivit au journal pour savoir de qui il était...

— Mes compliments... Mais avez-vous jamais écrit quelque chose, au sujet de cette mode absurde et tenace...

— La carte de visite ? Un peu démodé, comme sujet. Je ne lui consacre plus guère qu'une trentaine de lignes par an que j'insère, vers l'époque de Noël, dans une correspondance de province...

— Attendez donc, fit le maître. Je vois quelque chose d'assez gentil. Vous êtes-vous amusé à flâner aux devantures des marchands de jouets, et à comparer de mémoire avec les jouets si simples d'autrefois...

— Les jouets si compliqués et si coûteux d'aujourd'hui ? Je sais. La chronique sur le jouet scientifique, maître, vous l'avez faite vous-même au moins trois fois. Je me rappelle avec quel esprit vous signaliez, dans cette hiérarchie du jouet, la supériorité des jouets à très bon marché ; ceux que vendent les bazars et qu'on donne aux petits pauvres. Ceux-là seuls amusent et durent, disiez-vous. Ceux-là seuls ont une âme...

— Vous l'avez apprise par cœur, ma chronique ? dit mon vénérable ami en riant.

— Non pas, mais elle m'a servi de modèle ; et après vous, mon père, je m'accuse d'en avoir commis deux ou trois fois du même type et sur le même sujet, qui n'ont pas déplu....

Mon interlocuteur fit, en souriant, le geste de l'absolution.

— Je vous pardonne, mon fils... Mais sérieusement je voudrais vous trouver quelque chose. Que diriez-vous de ce croquis d'ensemble : les grands magasins, les confiseurs et chocolatiers à la mode...

— Laissez-moi finir : « ... envahis par la cohue élégante des Parisiennes qui sont en retard, comme toujours, et attendent les dernières minutes de l'année pour bâcler dans la poussière, dans le vacarme et dans la fièvre, des achats qu'il eût été si simple de faire à loisir, doucement et commodément, huit jours plus tôt... » Ça, ce n'est plus de vous ; c'est de moi. Je ne cite peut-être pas textuellement, car cette fantaisie date d'une année ou deux ; mais le sens y est... Je vous préviens aussi que j'ai dans mon bagage une chronique assez récente, consacrée à la question si parisienne des fleurs et des bonbons...

— J'allais vous en parler.

— J'indique, en cette fantaisie, l'embarras où les habitudes de luxe d'aujourd'hui mettent l'infortuné donneur d'étrennes. Le sac de marrons ou de chocolat de dix francs, la gerbe de roses d'un louis étaient autrefois les petits cadeaux que pouvait décemment offrir à n'importe quelle femme un homme sans imagination et sans fortune. On n'allait pas chercher midi à quatorze heures et l'on ne se ruinait pas. Aujourd'hui fleurs et bonbons se sont vulgarisés, banalisés lamentablement ; marrons glacés et chocolat traînent, au dessert, sur toutes les tables bien servies ; il n'y a plus de femme élégante qui n'ait un abonnement chez la fleuriste ; en somme...

— Je vois, je vois, interrompit le maître. Alors cherchons autre chose... En somme, ce sont toujours les mêmes qui donnent des étrennes, et toujours les mêmes qui en reçoivent. Et bien mon cher, voici — dans la manière de Théophraste — un amusant « caractère » à crayonner : celui du célibataire qui enrage d'être, toute sa vie, du côté de ceux qu'on « tape » ; que l'embarras de choisir des étrennes pour les autres affole, et qui a décidé de n'en plus donner cette année...

— Et qui en donnera tout de même, et continuera d'en donner toute sa vie, par veulerie, en maudissant ceux dont il fait la joie... Vous avez raison ; elle est jolie, cette chronique-là, et amusante ; c'est une de celles que j'ai faites le plus souvent...

— Diable... alors vous hésitez à la recommencer ?

— Mettez-vous à ma place...

— Vous avez raison, mon cher, et de tels scrupules vous honorent

Le café fumait dans les tasses, et nous entamions nos cigares.

— Il y a bien, dis-je au vieux journaliste, une idée qui m'était venue... Hier, en roulant de l'Odéon à Batignolles sur l'impériale de l'omnibus, je considérais les figures des gens : les cochers, si tristement perchés sur leurs sièges, et comme figés dans un labour toujours pareil ; le marchand de marrons du coin de la rue ; l'agent silencieux, déambulant le long des boutiques, ou occupé à contempler, du trottoir, un encombrement ; le factionnaire, somnolent au bord de sa guérite ; et je pensais (car je suis un peu porté aux méditations amères) que, dans quelques jours, nous allons célébrer une grande fête d'où, tout naturellement, ces pauvres gens seront exclus. Avez-vous pensé quelquefois à ce qu'il y a de mélancolique dans la destinée de tous ces humbles à qui sont éternellement refusées les petites joies de tout le monde, et que la consigne du métier retient sur un coin de trottoir, sur un siège de fiacre, dans un corps de garde ou ailleurs, un soir de premier janvier...

Mon ami m'écoutait avec un sourire narquois, et simplement :

— Mon ami, j'ai fait pour la première fois cette chronique-là dans le Nain Jaune, en 1864 ; je me la suis « empruntée », il y a quelques années, pour la repasser, avec des variantes, à un journal français de l'Amérique du sud ; et puis, ma foi, je n'ai pas résisté au désir de la rajeunir ces jours-ci pour une agence, et vous la trouverez reproduite dimanche prochain dans une dizaine de journaux des départements...

Le découragement m'envahissait.

— Alors quoi ? demandai-je. Me conseillez-vous de parler du réveillon ?

— L'oie rôtie ? le boudin ? la messe où pieusement on s'écrase, en attendant les petites débauches de la nuit ? C'est bien usé aussi, mon cher, cette histoire-là, et j'ai comme une idée que si je fouillais dans vos œuvres complètes...

— Ne fouillez pas, maître, ne fouillez pas !

Nous sortions du cercle ; autour de nous une foule agitée grouillait. C'était la petite fièvre du « grand mois » qui commençait. Mon vieil ami glissa son bras sous le mien, affectueusement.

— Ne vous cassez pas la tête, me dit-il. Tout ce que vous pourriez écrire en ce moment sur la « philosophie » du nouvel an a ce double inconvénient d'avoir été déjà écrit, et de n'intéresser personne. Nous allons vivre une trentaine de journées durant lesquelles les rares personnes qui ont conservé chez nous l'habitude de lire un peu cesseront de lire, et n'auront d'yeux que pour le sourire de l'année qui commence. Alors reposez-vous, pour une fois. Simplement, en deux mots, souhaitez une bonne année à vos lectrices... Elles sont trop occupées en ce moment pour exiger de vous rien de plus...

C'était le conseil d'un sage. Lectrices charmantes, je vous souhaite une bonne année.

PIERRE ou PAUL



## Les Théâtres

[illegible]

Quelques semaines après l'éclatant succès de l'*Amour* arriva à la Comédie-Française, MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers remportaient un nouveau triomphe au Gymnase avec une comédie en 4 actes, l'*Eventail*, qui est la chose la plus jolie du monde. MM. Robert de Flers et de Caillavet ont de l'esprit comme on respire. Être spirituels est chez eux une fonction essentielle de la vie de leur pensée. — Et le seul reproche que l'on puisse leur adresser — (je me hâte de m'en délivrer, car il ne me plaît ni de mentir, ni de chicaner ce que j'admire et ce que j'aime) — c'est, si j'ose dire, la liberté constante, la régularité de cette respiration qu'on souhaiterait un peu plus troublée d'oppressions et de battements de cœur. Il me semble que dans les passages d'émotion, leur peur de souffrir et de faire souffrir est extrême et qu'ils se hâtent trop visiblement de se moquer de notre simplicité. Je reconnais qu'il y a un grand charme dans cet art qui n'appuie jamais, qui effleure, caresse, atténue, et donne aux physionomies qu'il interprète une grâce légère de durable pastel, une séduction souveraine de vision éphémère. Mais pourquoi cette pirouette de l'âme, lorsque l'âme a vraiment du chagrin? Et pourquoi lui tirer la langue, lorsqu'elle a envie de pleurer? Certes l'ironie n'exclut pas la sincérité, à condition, toutefois, que la sincérité exclue par moments l'ironie, et n'est-ce pas avoir de l'esprit encore que d'avoir l'air au moins un instant d'être dupe, de l'être même un instant tout à fait? Ce fut, je crois bien, l'avis d'un pauvre homme : Henri Heine.

François, jadis, aimait Gisèle, et dut l'épouser. Mais pour un geste un peu brusque de François au cours d'une discussion sans importance, pour son éventail brisé par ce geste, la coquette s'effaroucha comme d'un avertissement symbolique, télégraphia le lendemain à François : « Mariage impossible, amis si vous voulez » et partit pour l'Amérique à seule fin de sauvegarder son indépendance mieux aimée que tout et que tous. En Amérique elle épousa un gentleman quelconque, je veux dire qu'elle n'aimait point, — à seule fin de demeurer libre. Le gentleman mourut bientôt. Vous avez deviné tout de suite que Gisèle, de la sorte, est veuve, et plus libre, plus jalouse de sa liberté, plus délicieuse et plus coquette que jamais. Quant à François Trévoux, il lui est resté de cette expérience sentimentale une assez compréhensible amertume. Il enveloppe toute la création, les objets, les plantes, les bêtes, les hommes dans une malveillance vengeresse d'excellent homme un peu meurtri, dans une rancune débonnaire de bourru toujours bienfaisant qui donne aux pauvres « parce les pauvres le dégoûtent » et qui gourmande les bégognias de ne pas pousser assez vite.

Il est en ce moment à la campagne chez ses amis de Landève dont le bonheur, la gaieté, la jeunesse ne suffisent pas, comme bien l'on pense, à le rendre de nouveau jeune, gai, heureux. Mais qui est-ce qui annonce brusquement son arrivée à Germaine de Landève ? C'est son amie de pension, retour d'Amérique, Gisèle !

François, qui ne l'a jamais revue, depuis six ans, depuis la rupture, veut incontinent se sauver... Aussi le retrouvons-nous à l'acte suivant chez les de Landève, en présence de son ex-fiancée Gisèle, dont tous les hommes, depuis le valet de chambre jusqu'au maître de la maison, aussi bien que le chef de gare, sont tout d'abord tombés amoureux. La vocation de Gisèle est de plaire. Elle a suivi sa vocation, et de ses dons uniques se sert désormais en virtuose. Elle obtient tout sans jamais rien donner — ou si peu —

et c'est parce qu'elle laisse tout espérer qu'on ne lui refuse jamais rien. Tenez : Jacques de Landève trompe sa femme avec la belle Mme Oviedo, et la pauvre Germaine se désole ? Qu'elle se rassure, Gisèle lui ramènera son mari. Thérèse, la petite sœur de Mme de Landève voudrait épouser le jeune Marc des Armoises, champion d'épée pour la France, qui doit prendre part bientôt à une grande poule internationale, à Buenos-Ayres ? Que Thérèse ne se tourmente plus. Marc des Armoises ne partira pas pour Buenos-Ayres et sacrifiera la grande poule à la petite oie. C'est bien simple. Gisèle, le même soir, assigne deux rendez-vous successifs au maître de la maison, Jacques de Landève, et à Marc des Armoises, champion d'épée.

De Jacques de Landève elle obtient, après un court manège, qu'il renonce à Mme Oviedo et lui écrit une lettre un peu brusque que la coquette met dans son corsage. Ceci lui coûte un baiser sur la nuque. Après quoi, Gisèle s'enfuit en riant de tout son cœur. Et Jacques ainsi bafoué, penserait devenir fou, si une certaine Mme Bertin, amie de Germaine de Landève, dont je n'ai pas encore eu l'occasion de vous parler, ne se présentait, par le plus grand des hasards, à la recherche d'une écharpe oubliée.

Mme Bertin est une personne tellement timide qu'elle n'ose jamais résister aux avances les moins pressantes des messieurs qu'elle ne connaît pas. Mme Bertin sort précipitamment du salon avec Jacques, en disant « Ah mon Dieu ! » Cette exclamation exprime ici l'étonnement, la peur, l'admiration craintive de la hardiesse indomptable des hommes, l'obéissance passive aux conseils impénétrables de la Providence, et la foi mystique en l'infinie bonté du Créateur.

Rentre Gisèle. Puis Marc des Armoises. Après de brefs préliminaires, la coquette obtient du champion d'épée pour la France, qu'il écrive à Buenos-Ayres une lettre par laquelle il renonce à prendre part à la grande poule internationale. Gisèle insiste. Marc des Armoises est à la torture. En son cœur de bretteur, se livre un assaut terrible. Gisèle exige. Marc se soumet. — Il restera. Et Thérèse sera bien contente. Oui, mais, et le salaire de cette renonciation, le salaire attendu par Marc? — Eh bien, ce sera un baiser dans le cou. Marc des Armoises le trouve un peu maigre, ce salaire. A son tour, il exige... La coquette s'échappe. Il est furieux, le champion d'épée. Et comme il soupçonne Jacques de Landève d'être la cause de cet affront, il vole le provoquer. (Par bonheur il rencontrera lui aussi Mme Bertin, avec laquelle il fera tout d'un coup connaissance et dont la conversation le détournera de son projet sottement homicide....) Il vole le provoquer. Gisèle, demeurée seule dans le salon, commence à trouver que son système a parfois quelques petits inconvénients. Elle s'agite. Elle s'affole. Elle appelle François, qui, lui, n'avait pas de rendez-vous. Elle le supplie d'arranger cette affaire. Et François, son ami, consent. Justement voici ces messieurs. Ces messieurs sont d'excellente humeur et s'offrent, le sourire aux lèvres, les cigarettes les plus cordiales. Alors, se dit François, il n'y a donc rien à arranger? Eh bien j'arrangerai les choses tout de même... Qu'est-ce que vous chantez là, monsieur Marc des Armoises? Vous parlez de Mme Gisèle Vaudreuil? Et dans quels termes, s'il vous plaît? Je vous interdis... Vous êtes un niais, un goujat et une canaille! » — Monsieur, je vous salue, répond Marc des Armoises. A demain. — A demain.

François rejoint Gisèle. « Tout va bien, dit-il. Mais je vous déteste. Ah, Dalila ! Ah, Cléopâtre ! Ah, Eve !... — Mon ami, vous êtes fou. Qu'est-ce qu'il y a ? — Il y a que tout est arrangé parbleu. Je me bats demain. — Ah mon ami, mon ami ! Non, non, vous ne vous battez pas ! — Parce que ? — Je vous aime... » Rideau. Le quatrième acte consacre non sans quelques péripéties la défaite de la coquette et la victoire de l'amour. Gisèle hésite

LES CHRONIQUES DU MOIS

encore à devenir la femme de François Trévoux. C'est à présent la seule chose qu'elle puisse hésiter à devenir pour lui... Un incident précipite sa décision : va-t-elle laisser accuser son amie Germaine dont on a retrouvé l'éventail ce matin dans le jardin, près du pavillon qu'habite François Trévoux, alors que de ce pavillon l'on a vu sortir, à l'aube, une blanche forme féminine ?

Non. Giséle avoue sa faiblesse, brise l'éventail symbolique avec une tranquillité d'autant plus complète qu'il n'est pas le sien, et accorde sa main, ses deux mains à François Trévoux radieux, qui ne se battra pas avec Marc des Armoises, secrètement fléchi par Giséle, et qui laissera pousser désormais tranquillement, comme de braves philosophes de bégonias qu'ils sont, tous les bégonias de la terre.

Comme il arrive toujours pour les pièces de ce genre, les raconter c'est les gâter ; on les retrace péniblement, on vous montre une torche éteinte. Mais où sont les mille étincelles, la flamme capricieuse et folle ? On indique les « situations » Mais l'étourdissante vivacité, le comique pétillant du dialogue, les fusées de mots, les fines silhouettes des personnages ? Bref on est mécontent de soi ; on a l'impression d'un crapaud qui voudrait attraper une alouette. Impression fort désobligeante par où les auteurs se vengent d'avoir plus d'esprit que la critique...

M. Tarride a été admirable de naturel dans le rôle de François Trévoux. Cette souffrance intime transformée en bonté bougonne, cette tendresse sincère blessée, refoulée, cette misanthropie pleine de pitié involontaire, — c'était la vérité même. Et il a eu, pour crier enfin sa passion longtemps contenue, approfondie par la douleur, des accents extraordinairement poignants, simples, humains. Nous savions déjà que M. Tarride était un grand artiste, mais ce n'est pas un médiocre plaisir que de le constater de la sorte une fois de plus.

M. Gaston Dubosc, à côté de lui, a dessiné délicieusement une figure de vieux savant dont les aphorismes exquis rachètent les travaux sévères. M. Henry Burguet fut un Jacques de Landève brillant et frivole à souhait. Et l'on a remarqué, tenant au mieux des emplois secondaires, MM. Arvel, Jean Dax, Garat, Edmond Bauer, Chambaz et Paul Edmond.

La coquette, c'était Mme Marcelle Lender, à qui nul rôle ne donna jamais l'occasion de déployer plus heureusement ses qualités de belle, et souple et très adroite comédienne. — Mme Blanche Toutain prêtait au personnage de Germaine de Landève son enjouement et sa malice; Mme Jeanne Heller à celui de Mme Bertin, ses mines drôlement effarouchées et l'incroyable étonnement de ses yeux inquiets et pudiques. Mmes Renée Félyne et Alice Norry complétaient avec agrément cet excellent ensemble.

\*  
\* \*

Il nous reste un peu plus de place qu'il n'en faut pour signaler quatre autres grands succès : *Patlachon*, au Vaudeville, *Son père*, à l'Odéon, *M. de Courpières*, à l'Athénée et *Samson*, à la Renaissance. Nos lecteurs nous excuseront. Mais nous aimons mieux n'en rien dire que d'en rendre compte en quatre lignes.

CHARLES DUMAS



## Chronique Sportive

AU SALON DE L'AUTOMOBILE ♦♦♦♦  
LES AÉROPLANES ET LE SPORT  
♦♦♦♦ CONTRE LES CHAUFFEURS,

Le Salon a permis de constater de grands progrès dans la construction des voitures de tourisme. Le stand de la maison Brouhot (de Vierzon) était parti-

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro)



# Comptes de Noël et du Four de l'An

PAR EMMANUEL ARENE



Au bon vieux temps, pour fêter la Noël, il suffisait de dire des contes; aujourd'hui, ce sont des comptes qu'il faut aligner. Le vénérable et délicieux vieillard qui, de temps immémorial, descendait par les cheminées pour remplir de jouets les souliers des petits enfants, doit être, sans doute, un peu fatigué, car, maintenant, il s'en rapporte plus volontiers de ce soin aux papas et aux mamans. C'est peut être que les gens sont devenus plus difficiles à mesure, et que les bambins, adorables imitateurs, ont, naturellement, suivi le mouvement. Le bonhomme Noël comprend qu'il ne pourrait plus s'en tirer avec les simples et naïfs présents qui faisaient notre joie quand nous étions jeunes. Les modestes polichinelles de bois, et les humbles petites poupées à figures de porcelaine n'ont plus cours aux Tuileries ni au parc Monceau. Les polichinelles, pour être reçus dans le monde — même dans le petit monde — doivent être cossus, enrubannés, dorés sur toutes les coutures. Quant aux poupées, au lieu de l'unique chemise qui constituait jadis tout leur trousseau, il faut qu'elles apportent, à présent, leurs robes, leur linge et leur ameublement. Elles sont comme les fillettes auxquelles on les destine; on ne les prend plus sans dot.

Aussi, le vieux Noël, reculant devant ces dépenses exagérées,

et rendu peut-être plus prudent par les menaces d'impôt sur le revenu, préfère-t-il se répandre dans les campagnes où les cheminées, d'abord, sont plus vastes et où, dans les pauvres petites étables renouvelées de celle de Béthléem, on retrouve plus souvent le bœuf, l'âne et la paille, que l'or, l'encens et la myrrhe des rois Mages. Le bon Noël, là-bas, peut faire des économies; il acquitte moins lourdement la taxe des portes et cheminées; il peut même, à l'occasion, placer de vieux jouets qui ne feraient plus très bonne figure dans nos belles demeures parisiennes, mais qui sont fort capables encore d'apporter de la joie dans les chaumières. Et il nous laisse ainsi pour compte, pauvres pères et mères que nous sommes, tous les petits souliers de tous les petits enfants parisiens. C'est à nous d'y pourvoir, et de commencer ainsi, huit bons jours avant le 1<sup>er</sup> janvier, la terrible semaine du jour de l'an.

Et quand je dis la semaine!... C'est la quinzaine et même le mois qu'il faut dire. Autrefois, si l'on avait la chance de ne pas être à Paris le 1<sup>er</sup> janvier, on en était



ILLUSTRATIONS  
DE LUCIEN MÉTIVET

REPRODUCTION  
RIGOREUSEMENT  
INTERDITE





# FIGARO ILLUSTRÉ

quitte pour envoyer, comme étrennes, des dépêches. Huit jours après, le premier de l'an était déjà loin, et l'on pouvait même, en prenant l'air affairé ou distrait du monsieur qui a d'autres soucis, brûler la politesse au facteur, au garçon coiffeur, au garçon de restaurant, au garçon de café et à tous les autres « souhailleurs de bonne année » auxquels il faut bien donner quelque chose en échange. On leur distribuait des poignées de mains, ce qui est une cordiale façon de démocratiser le premier de l'an. Mais aujourd'hui, on a beau ne revenir à Paris que le 15 ou le 20 janvier, on tombe toujours en pleines étrennes. Les petites baraques n'ont pas bougé, et les grands magasins encore moins. Il vaut donc mieux

s'exécuter de bonne grâce, et sacrifier, le sourire sur les lèvres, à celle de nos habitudes qui est, sans nul doute, la plus ancienne, et sera, certainement aussi, la plus durable.

On est encore, en effet, très au-dessous de la vérité, quand — sous le futile prétexte que le mot étrenne vient de *strenna* — on attribue aux Romains la paternité de cet usage. On s'était fait des cadeaux bien avant Auguste et bien avant Tibère. Et il est de toute évidence que la première femme qui a lancé cette mode est, tout simplement, notre mère Ève lorsqu'elle se fit offrir une pomme par le serpent qui, ce jour-là, savait bien ce qu'il faisait, le monstre ! Il faut dire que jamais exemple ne fut plus rapidement suivi. Il y a des pratiques qui ont souvent du mal à s'acclimater en ce bas monde ; celle-ci eut tout de suite un succès prodigieux. Elle fut même très vite populaire, — au moins parmi ceux qui recevaient des cadeaux. Et pourtant, on ne peut pas dire que les premières étrennes

fussent bien extraordinaires. Elles n'étaient surtout pas ruineuses ; on les avait presque, à portée de la main, car ce qu'on échangeait le plus communément, c'étaient des rameaux cueillis dans les bois sacrés. Charnante époque où l'on se contentait de peu ! Les empereurs, les rois, les hauts dignitaires de la cité, les premiers magistrats du pays accueillaient avec reconnaissance l'humble rameau qu'on leur offrait. Aujourd'hui, qui donc oserait faire un pareil cadeau à son concierge ?

Il est bon d'ajouter que cette admirable simplicité ne dura guère, et que bientôt la mode prit une forme plus pratique. A l'instar du bon Calchas qui s'écriait mélancoliquement : « Trop de fleurs ! » les Romains et surtout les Romaines commencèrent à trouver qu'on leur donnait trop de rameaux. Ils avaient beau être cueillis dans le bois sacré, ils ne correspondaient, pour employer notre classification actuelle, à rien de bien utile ni de bien agréable. D'autant que le bois sacré ne pouvant pas suffire à tout le monde, on ne se faisait pas faute de tricher sur la qualité des cadeaux ; on allait les cueillir, au hasard, dans des bois quelconques, et il s'en fallait ainsi que tous ces rameaux fussent de première marque. De tout temps, décidément, la contrefaçon a existé. On se mit donc en quête d'attentions un peu plus délicates, de souvenirs un peu plus substantiels, et l'on envoya à ses amis et connaissances des figues, des dattes et du miel, surtout du miel pour leur montrer combien on souhaitait qu'il ne leur arrivât rien que de doux durant le reste de l'année.

C'était encore là un jour de l'an qui était à la portée de toutes les bourses. Mais déjà il permettait de présager l'avenir, car les figues et les dattes ont survécu ; seulement aujourd'hui, on les veut confites. Les Romains, au surplus, ne devaient pas s'en tenir là. Un jour vint où ils changèrent leurs dieux de bois en dieux d'or et en dieux d'argent, et tout, alors, fut à l'avenant. On prit l'habitude de se donner en cadeaux de belles pièces de monnaie, de bonnes espèces sonnantes, mais, par un curieux revirement qui, hélas ! n'a plus aucune chance de se reproduire, ces offrandes étaient faites en quelque sorte de bas en haut, et non plus de haut en bas, comme de nos jours. Je veux dire que c'étaient les petits qui faisaient des cadeaux aux grands : les sujets à l'empereur, les enfants aux parents, les domestiques aux maîtres. Temps heureux, quand reviendras-tu ! On cite encore à travers les âges l'exemple de Caligula qui avait fait savoir au







Tous droits réservés

Daeger, Imp.

## LA "BERLIET" EN ALLEMAGNE

EXTRAIT DE LA COLLECTION  
 ° ° D'ESTAMPES DES ° °  
 AUTOMOBILES "BERLIET"

SUPPLÉMENT DU  
 "FIGARO ILLUSTRÉ"









peuple par un édit que, le jour des calendes de janvier, il se ferait un plaisir de recevoir, en personne, les étrennes qu'on voudrait bien lui offrir. Et ce jour-là, en effet, il se tint, du matin jusqu'au soir, dans le vestibule de son palais, entassant devant lui les présents de la foule. Evidemment, nos mœurs sont tout autres, et l'on ne voit pas bien M. Fallières passant ainsi son jour de l'an, sur la porte de l'Elysée, devant la grille du faubourg Saint-Honoré, tandis que les Parisiens lui apporteraient de petits cadeaux. Il y a gros à parier que les journaux feraient un joli tapage!

Mais il n'y a rien à craindre de ce côté-là : chefs d'états et souverains ne reçoivent plus guère, à cette date, que des cartes de visite. Les seuls rois de nos fins et commencements d'années, ce sont les enfants, nos enfants, pour qui la Noël et le jour de l'An ont été évidemment inventés. C'est à eux que tout le monde donne, et aussi à leurs mamans, car les femmes, tout en réclamant l'égalité complète avec les hommes ne poussent pourtant pas le féminisme jusque là. Il y a certains points sur lesquels elles consentent fort bien à nous laisser le champ libre, et le chapitre des cadeaux est de ceux-là. C'est même une femme qui créa l'habitude désastreuse pour notre pauvre sexe, de ces étrennes riches devenues aujourd'hui si courantes. Cela se passa en l'an de grâce 1679 — si l'on peut appeler cela un an de grâce! — et la première bénéficiaire de cet usage fut M<sup>me</sup> de Montespan qui reçut des présents comme on n'en avait jamais vus à la Cour. L'histoire, pour qui il n'y a pas de menus détails, nous en a conservé la nomenclature, et nous savons ainsi que le frère du roi donna à la favorite une soucoupe d'or ciselé avec un cordon d'émeraudes et de diamants; deux gobelets d'or, dont les couvercles étaient aussi garnis de diamants et d'émeraudes faisaient pendant; le tout était, paraît-il, estimé dix mille écus, ce qui était beaucoup pour l'époque, mais ne mériterait assurément pas aujourd'hui l'appellation de « don royal ». Nous n'avons plus, en France, que des reines de théâtre, mais, par contre, les colliers de trente mille francs sont devenus extrêmement communs.

Et on n'oppose même plus à cette mode, aujourd'hui triomphante, ces velléités de résistance, par où se signalèrent, à l'époque, bien des gens qui étaient, au fond, des sages, et qui n'y gagnèrent qu'un déplorable renom de laderie. Le cardinal Dubois, par exemple, fut l'un des premiers à protester contre cet usage,

et il lutta vaillamment pour s'y soustraire. Son intendant lui avait fait respectueusement observer qu'il n'avait pas reçu d'étrennes au jour de l'an :

— Je vous donne, fit rageusement le cardinal, tout ce que vous m'avez volé dans le courant de l'année!

On ne sait si l'intendant fut satisfait de la réponse. Il est probable qu'elle n'aurait pas, de nos jours, un très grand succès; le téméraire qui se la permettrait verrait se dresser devant lui quelque terrible syndicat qui aurait bientôt fait de le mettre à la raison. On le boycotterait, comme on dit dans notre jargon moderne. Au grand siècle, on n'allait pas jusque-là. Tout se terminait alors par des épigrammes, et la plus caractéristique, à cet égard, fut celle dont on poursuivit jusqu'après sa mort, un digne magistrat breton qui ne s'était jamais soumis à ce qu'il appelait, en style juridique « l'onéreuse servitude du 1<sup>er</sup> janvier ». On l'en punit par le quatrain suivant :

Ci-git, dessous ce marbre blanc,  
Le plus avare homme de Rennes;  
S'il est mort la veille de l'an,  
C'est pour ne pas donner d'étrennes!

Les choses, cependant en étaient arrivées au point que l'on donnait par vanité plus encore que par devoir ou par plaisir. On se préoccupait surtout de faire étalage de son faste. On voulait éclipser son voisin, montrer qu'on avait plus de goût, et surtout plus d'argent que lui. Et c'était, entre les servants d'une même belle — car alors, comme aujourd'hui, les belles avaient plusieurs servants, — de telles surenchères que des gens étaient capables de dépenser, ce jour-là, tout leur revenu, sauf à vivre jusqu'à l'année suivante sur la paille. L'autorité, qui avait, en ce temps-là, déjà, l'habitude de se mêler de tout, voulut prendre des mesures énergiques, et en 1793, un édit — de même valeur sans doute que le fameux billet de La Châtre, — supprima ridiculement les étrennes. 1793 !... C'était une année où l'on ne plaisantait guère et la moindre infraction aux lois ou aux décrets pouvait être punie de la guillotine.

Rien n'y fit cependant. C'est une justice à nous rendre, en France, que notre meilleur fruit national a toujours été le fruit défendu. Jamais les duels ne furent plus fréquents que sous Richelieu où ils entraînaient la peine de mort. Jamais, non plus, les cadeaux ne furent plus abondants que sous la Révolution où ils se doubleraient du plaisir de faire niche au Gouvernement. Et, depuis lors, sous l'Empire comme sous la Restauration, sous







la Monarchie de Juillet comme sous la République, la mode n'a fait que s'affirmer et se développer d'année en année. Si l'on voulait y toucher actuellement, ce serait une bien autre Révolution que celle de 89 ! On aurait contre soi les femmes et les enfants, c'est-à-dire tous ceux qui ne votent pas, et qui n'en sont pas moins les plus forts en ce pays !

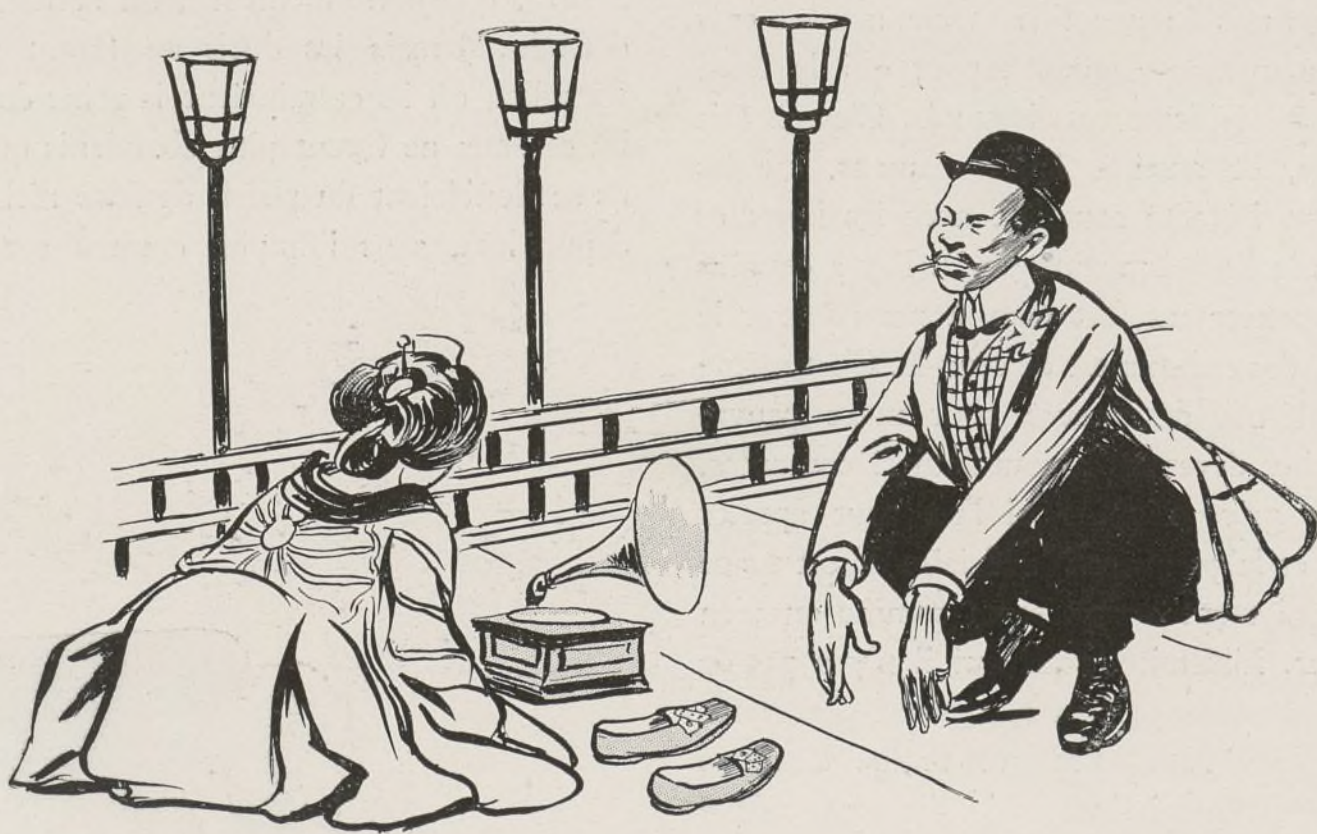
Mais on peut être tranquille : sous tous les régimes et dans tous les temps, cette mode se perpétuera. Elle a fait tomber devant elle toutes les frontières, et elle a été adoptée par les pays qui étaient autrefois les plus réfractaires à notre civilisation. On fête, en Chine, le jour de l'an comme en Europe. On y échange des visites, on se fait des cadeaux, on s'offre des festins, on joue le soir de petites comédies qui, en Chine, doivent être, forcément, des comédies de paravent. Mais c'est surtout au Japon que le cérémonial affecte un caractère original, et un très érudit voyageur, M. Aimé Humbert, nous a fait un pittoresque récit de la façon dont on célèbre, à Yokohama, ce jour consacré, et, notamment, des rites assez bizarres qui marquent l'échange des vœux entre époux.

C'est l'épouse qui, la première, offre ses cadeaux à son mari.

Elle les a préalablement déposés sur les nattes du salon, et aussitôt que son seigneur et maître se présente, elle se prosterne à trois reprises ; puis, se relevant à demi, elle lui adresse son compliment, « le corps penché en avant, et appuyé sur les poignets et sur les paumes de ses mains, dont les doigts restent allongés dans la direction des genoux. » La pose n'est pas des plus gracieuses, mais elle est, paraît-il, strictement protocolaire. L'époux, de son côté, s'accroupit en face de sa compagne, « les mains pendantes sur les genoux jusqu'à toucher le sol du bout de ses doigts, et témoignant de temps en temps son approbation par quelques sons gutturaux ou un sifflement étouffé. » C'est bien le cas de dire que chaque peuple a ses usages.

Il est vrai qu'il ne faut pas toujours se fier aux récits des voyageurs, et tout porte à croire, au surplus, que le Japon d'aujourd'hui est fort différent de celui d'autrefois. On doit probablement y échanger, comme partout, moins de discours et plus de cadeaux. C'est une proportion qui est allée toujours croissante, et que l'on constate d'autant mieux à mesure qu'on passe de la catégorie des gens qui reçoivent dans la catégorie des gens qui donnent. C'est la mienne à présent, et cela explique, en partie, l'ombre de mélancolie qui est peut-être répandue sur ces lignes. Il y a quelque amertume, à nos âges, à constater que le premier janvier ne nous apporte jamais qu'un an de plus pour toute éternité. Nous donnerions beaucoup pour qu'on nous donne encore ! Mais, hélas ! le temps passé ne revient plus. Et, somme toute, notre lot n'est pas si méprisable, puisque de tous les plaisirs qu'ils évoquent et qu'ils procurent, ces jours de l'an nous réservent, à nous, le plus désintéressé et le plus pur, qui est le plaisir de faire plaisir !...

EMMANUEL ARENE.







Reproduction interdite

## MILTON EN VISITE CHEZ GALILÉE A FLORENCE

Par TITO LESSI

(Ancienne Collection Sedelmeyer)







## DEUX POEMES

INÉDITS DE LÉON DIERX

### AVANT LA NUIT

Sous les vautours et les gerfauts  
Voici les soirs de la vieillesse.  
Chagrins, bonheurs, lesquels sont faux?  
Lesquels sont purs et triomphaux  
Pour la fierté qui nous redresse?

L'épais brouillard des souvenirs  
Marche avec nous et nous écrase.  
En ce linceul fait de soupirs,  
D'efforts, de deuils, de vains désirs  
D'où renaitrait un cri d'extase?

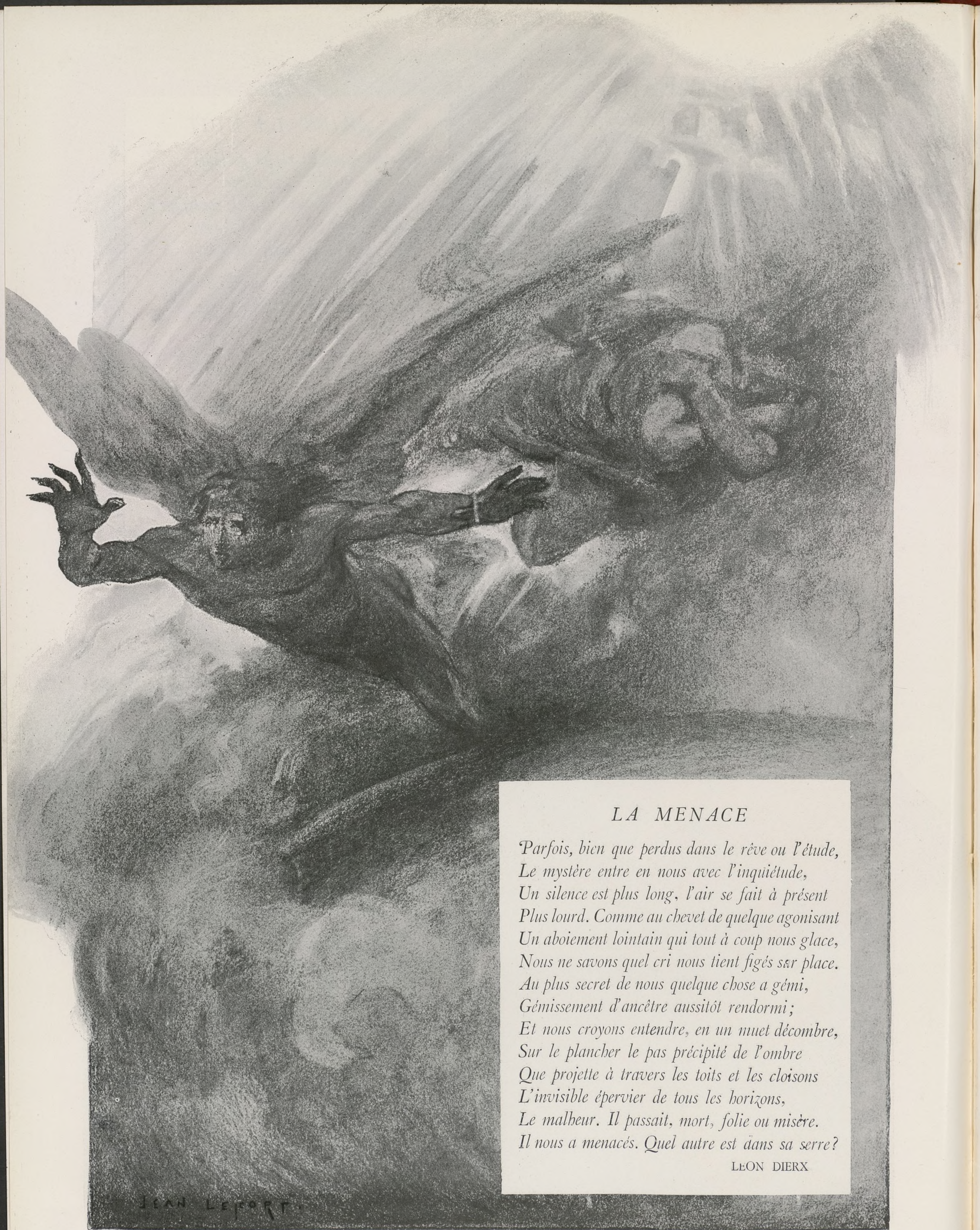
Tout ce qui fut laisse un tourment!  
Quel songe encor nous éperonne?  
Ah! dans ce vieux fourmillement,  
Qui nous attarde et qui nous ment,  
Parlant de paix ou de couronne?

JEAN LEFORT

Reproduction interdite

DÉCOR DE LEFORT





### LA MENACE

*Parfois, bien que perdus dans le rêve ou l'étude,  
Le mystère entre en nous avec l'inquiétude,  
Un silence est plus long, l'air se fait à présent  
Plus lourd. Comme au chevet de quelque agonisant  
Un aboiement lointain qui tout à coup nous glace,  
Nous ne savons quel cri nous tient figés sur place.  
Au plus secret de nous quelque chose a gémì,  
Gémissement d'ancêtre aussitôt rendormi;  
Et nous croyons entendre, en un muet décombre,  
Sur le plancher le pas précipité de l'ombre  
Que projette à travers les toits et les cloisons  
L'invisible épervier de tous les horizons,  
Le malheur. Il passait, mort, folie ou misère.  
Il nous a menacés. Quel autre est dans sa serre?*

LEON DIERX





*Reproduction interdite*

## LE MOULIN A EAU

Par F. BOUCHER

(Tableau appartenant à l'Imprimerie Nationale)





UAI-A



# Les Amoureux de la princesse Mimi

CONTE DE M. JULES LEMAITRE  
(de l'Académie française)



ONC Cendrillon épousa le fils du roi.

Quelques mois après, le fils du roi, ayant perdu son père, devint roi à son tour.

Puis la reine Cendrillon mit au monde une petite fille, qu'on appela la princesse Mimi.

La princesse Mimi était belle comme le jour. Sa figure rose et ses cheveux d'or léger, traversés de soleil, la faisaient ressembler à une rose mousseuse; et elle avait beaucoup d'esprit.

Quand elle eut quinze ans, il fallut la marier: car telle était la loi du royaume.

Mais, comme elle était princesse, elle ne pouvait épouser qu'un prince.

Or il n'y avait alors, dans tout le pays environnant, que deux princes:

Le prince Polyphème, qui était sept fois plus grand que la princesse Mimi, et le prince Poucet, qui était sept fois plus petit qu'elle.

Et tous deux aimaient Mimi d'amour; mais Mimi n'aimait ni l'un ni l'autre: l'un parce qu'il était trop grand, et l'autre parce qu'il était trop petit.

Néanmoins le roi lui ordonna de choisir l'un des deux princes avant que le mois ne fût écoulé; et il permit aux deux princes de faire leur cour à la princesse.

Et il fut convenu que celui qui serait repoussé pardonnerait à l'autre et ne lui ferait point de mal.

\* \*

Polyphème arriva avec des présents. C'étaient des bœufs, des moutons, des fromages et des fruits à pleines corbeilles. Et il était suivi de guerriers géants, vêtus de peaux de bêtes cousues ensemble.

Poucet apporta des oiseaux dans une cage dorée, des fleurs et des bijoux, et il était suivi de bouffons et de danseurs habillés de soie et coiffés de bonnets à grelots.

Polyphème raconta son histoire à la princesse:

— Ne croyez pas, lui dit-il, ce qu'un poète du nom d'Homère a rapporté sur moi. D'abord il a dit que je n'avais qu'un œil, et vous voyez que j'en ai deux. Puis, il est vrai que jadis il m'est arrivé de manger les hommes qui abordaient dans mon île; mais, si je faisais ainsi, c'est parce qu'ils étaient très petits et que je n'avais pas plus de scrupule à les manger que vous n'en

pouvez avoir à sucer, à la table du roi votre père, les os d'un pluvier ou d'un lapereau. Mais un jour un Grec, nommé Ulysse, me fit comprendre que ces petits hommes étaient pourtant des hommes comme moi, que souvent ils avaient une famille, et que je leur faisais beaucoup de peine en les mangeant. A partir de ce jour, je ne me suis plus nourri que de la chair et du lait de mes troupeaux. Car je ne suis pas méchant; et même, vous le voyez, princesse Mimi, moi si fort et si grand, je suis avec vous aussi doux qu'un agneau nouvellement né.

Et, par vanité, Polyphème ne dit point qu'Ulysse avait triomphé de lui en dépit de sa force et lui avait crevé les yeux pendant son sommeil, et qu'il n'avait recouvré la vue que par les remèdes d'un savant magicien.

Et Mimi songeait:

— Tout de même il serait capable de me manger s'il avait faim. Tandis que le prince Poucet est si petit, que c'est moi qui pourrais le croquer si j'en avais envie.

Poucet raconta son histoire à son tour:

— De perfides enchanteurs, dit-il, avaient voulu m'égarer



ILLUSTRATIONS  
DE M. LOBEL-RICHE

\*\*\*





dans la forêt avec mes six frères. Mais je semai derrière moi des cailloux blancs pour retrouver notre chemin. Par malheur je rencontrai l'Ogre. Il nous emmena dans son palais et nous fit coucher dans un grand lit. Je découvris qu'il voulait nous tuer le lendemain matin. Alors je mis dans le grand lit, à notre place, les sept filles de l'Ogre, et ce fut elles que l'Ogre égorgea. Et je lui pris ses bottes de sept lieues, qui me furent d'un grand secours dans une guerre que j'eus à soutenir contre un roi voisin : car elles me permirent d'être informé de tous les mouvements de l'ennemi. Et ainsi je suis devenu un prince très puissant. Mais je renonçai à porter ces bottes, et je les ai mises dans le musée de mon palais, parce qu'elles sont trop rudes à mes pieds, et aussi parce que, contraignant celui qui les porte à faire sept lieues à chaque pas, elles ne sont point commodées pour la promenade. Mais je vous les montrerai, princesse Mimi.

Et, par vanité, Poucet ne dit point qu'il était le fils de pauvres bûcherons. Et, comme avait fait Polyphème, il mêlait le vrai et le faux : car l'amour, l'intérêt, et quelquefois l'imagination, nous font toujours mentir un peu.

Et la princesse Mimi était émerveillée de la subtilité d'esprit du prince Poucet.

\*  
\* \*

Un jour, Polyphème, couché, les jambes allongées, dans le salon de la princesse qu'il remplissait tout entier, lui dit de sa voix pareille au tonnerre et dont les éclats faisaient trembler les vitraux colorés et secouaient les fragiles étagères :

— Je suis simple d'esprit, mais j'ai le cœur droit et je suis fort. J'arrache les rochers et les lance dans la mer, j'assomme les bœufs d'un léger coup de poing, et les lions ont peur de moi. Venez dans mon pays. Vous y verrez des montagnes, bleues le matin, roses le soir, avec de grands lacs unis comme des miroirs

et des forêts aussi vieilles que le monde. Je vous porterai partout où vous voudrez. J'irai vous cueillir, sur les plus hautes cimes, des fleurs dont aucune femme ne s'est jamais parée. Mes compagnons et moi, nous serons vos esclaves. N'est-ce pas un rare destin d'être comme une déesse toute petite servie par des géants ? d'être la reine unique — mignonne comme vous êtes — des forêts et des montagnes, des torrents et des grands lacs, des aigles et des lions ?

La princesse était un peu émue en entendant ces paroles. Elle frissonnait, et cependant était joyeuse, comme un roitelet qui, serré dans le creux d'une large main, sentirait que cette main l'adore et que c'est lui qui tient captif l'oiseleur énorme.

Mais Poucet, blotti dans un pli de la robe de Mimi, lui disait de sa grêle voix de cristal :

— Prenez-moi : je tiens si peu de place ! Petit comme je suis, vous aurez le plaisir de songer que vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira. J'aurai de l'esprit pour vous aimer. Je saurai vous le dire de cent façons diverses et, selon que vous serez triste ou gaie, vive ou languissante, selon l'heure du jour et la saison de l'année, je saurai accommoder mes paroles et mes caresses au désir secret de votre cœur. Et j'aurai mille artifices pour vous divertir. Je vous entourerai de tout ce que l'industrie des hommes a inventé pour l'agrément de la vie. Vous n'aurez sous les yeux que des objets élégants ; vous jouirez des belles étoffes, des statues bien ciselées, des bijoux et des parfums. Je vous conterai des histoires et je vous ferai donner la comédie par des histrions ingénieux. Je sais chanter, jouer de la mandoline et composer des vers. Il est plus beau d'exprimer harmonieusement les choses vues et senties que d'enjamber les torrents ; plus difficile de dompter les mots que de dompter les lions ; plus rare d'embellir sa vie par la grâce de l'esprit que d'exercer les muscles de son corps...

Et la princesse Mimi rêvait en souriant, comme si ce discours l'eût délicieusement bercée.



\* \* \*

Un matin, elle dit à ses deux soupirants :

— Faites-moi des vers, je vous prie.

Le prince Poucet se recueillit un moment, puis récita ces vers, petits comme lui même :

Bien qu'étant prince  
(Chacun le sait),  
Je suis fort mince,  
J'ai nom Poucet.

Corps minuscule,  
Gros comme rien,  
Ne suis Hercule :  
M'en moque bien !

La gouttelette,  
Sur l'églantier,  
Humble, reflète  
Le ciel entier,

Et mille roses  
(Une moisson)  
Vivent encloses  
Dans un flacon.

J'ai (mais qu'importe?)  
Corps frêle et court.  
En moi je porte  
Si grand amour !

— Charmant ! exquis ! dit la princesse.

Et elle se sentit fière d'être aimée d'un petit homme qui enchaînaient les mots avec tant de facilité.

— Bah ! dit Polyphème, cela ne doit pas être bien difficile de faire d'aussi petits vers.

— Essayez ! dit Poucet.

Le géant essaya toute la journée. Il ne trouvait rien. Par moments, de son poing fermé il se frappait le front avec colère ; mais cela n'en faisait rien sortir, il s'étonnait et s'irritait d'être impuissant à exprimer ce qu'il sentait si vivement. Cela lui semblait injuste. Il demeurait immobile, la bouche entr'ouverte et l'œil vague... Enfin, vers le soir, il s'avisa qu'*amour* rimait avec *jour*. Quelques heures après, il vint dire à Mimi :

— J'ai trouvé !

— Voyons ! dit la princesse.

— Voici, dit le géant :

Vous êtes belle comme le jour,  
Et je vous assure que j'ai pour vous beaucoup d'amour.

La princesse éclata de rire.

— Est-ce que ces vers ne sont pas bons ? demanda Polyphème. Poucet triomphait.

— Ce n'était pourtant pas malaisé ! fit-il. Vous n'aviez qu'à dire :

Vous êtes bien petite, ô ma princesse blonde :  
Mais votre petitesse emplit pour moi le monde !

Ou bien :

Je suis un bon géant très fou  
Qui meurs d'amour pour un joujou.

Ou encore ;

O petite, petite fille,  
Qui m'as percé d'un trait vainqueur,  
Toi qui me viens à la cheville,  
Comment donc as-tu fait pour atteindre mon cœur ?

Ou, si vous le préférez :

Je m'en vais en deux mots vous raconter la chose :  
Il était un grand chêne amoureux d'une rose.

— Adorable ! dit la princesse.

Mais elle vit dans l'œil du géant une larme grosse comme un œuf ; et il avait l'air si malheureux qu'elle eut pitié de lui. Et en même temps il lui parut que Poucet montrait trop de satisfaction de sa propre habileté et que cela était de mauvais goût. Elle fut d'autant plus touchée de la douceur et de la naïveté de Polyphème :

— Après tout, se dit-elle, il pourrait écraser son rival d'une chiquenaude, ou simplement le mettre dans sa poche. Moi-même, bien que je sois plus grande que Poucet, il pourrait m'emporter

sous son bras et faire de moi ce qu'il voudrait. Il faut qu'il soit très bon, puisqu'il ne fait rien de tout cela.

Et elle dit à Polyphème :

— Ne vous déssolez pas, mon ami. Vos vers ne sont pas très bons ; mais le cœur y est, et, après tout ils disent l'essentiel.

— Mais, fit Poucet, ce ne sont pas des vers : car le premier a neuf syllabes, et le second en a quatorze et n'a pas de césure.

— Ce sont donc, dit la princesse, des vers de poète décadent. Taisez-vous, prince Poucet !

\* \*

Le palais de la princesse Mimi était entouré d'un grand parc que traversait un fleuve bleu. Au milieu du fleuve, sur un îlot pareil à un bouquet, s'élevait un pavillon de fines porcelaines colorées, avec des vitraux faits de pierres précieuses réunies par des nervures d'argent. L'architecte subtil avait donné à ce pavillon la forme et l'aspect d'une immense tulipe. La princesse avait coutume d'y passer de longues heures, pour la joie de se sentir suspendue entre l'azur du fleuve et l'azur du ciel.

Un jour qu'elle était là, à demie couchée, rêvant à demi, les yeux mi-clos et chantant à mi-voix de petites chansons mélancoliques, elle ne s'aperçut pas que le fleuve montait autour d'elle. Enfin le grondement des vagues la tira de son demi-sommeil, et, ouvrant la fenêtre, elle vit que le pont qui conduisait à l'îlot était submergé et que bientôt l'eau entrerait dans le pavillon. Elle eut peur et cria.

Sur la rive, le roi son père, la reine Cendrillon sa mère et le prince Poucet se désespéraient et, tous les trois ensemble, levaient les bras au ciel. Tout à coup Polyphème apparut. Il entra dans le fleuve, et l'eau lui vint à peine à la ceinture. En trois enjambées il arriva au pavillon, saisit délicatement la princesse et la rapporta sur le bord.

— Oh ! se dit Mimi, que c'est beau d'être grand et fort ! Et que c'est doux de se sentir ainsi protégée. Avec lui je pour-





rais dormir tranquille et je n'aurais jamais ni frayeur ni souci. Je crois bien que c'est lui que je choisirai.

Elle sourit au géant, et le sourire de cette petite bouche secoua tout entier d'un frisson de plaisir le vaste corps de Polyphème.

Le jour suivant, elle vit Poucet si triste que, pour le consoler, elle lui proposa de faire avec elle une belle promenade dans les champs.

Elle le tenait par la main et elle faisait semblant d'être languissante pour ne pas marcher trop vite et pour ne pas fatiguer son compagnon.

Ils rencontrèrent un troupeau de moutons. Et, comme Poucet portait ce jour-là un pourpoint de satin cerise, un bélier, à qui cette couleur déplaisait, se détacha du troupeau et, les cornes baissées, fondit tout droit sur le petit prince.

Poucet, qui avait beaucoup d'amour-propre, fit bonne contenance, bien qu'il eût grand'peur. Mais, au moment où le bélier allait l'atteindre, la princesse Mimi prit Poucet dans ses bras et, en même temps, elle fut assez adroite pour ouvrir son ombrelle au nez du bélier, qui s'arrêta de surprise et presque aussitôt rebroussa chemin.

— Il fait bien de s'en aller, dit Poucet. Je n'avais pas peur de lui, et vous avez vu, princesse, comme je m'apprêtais à le recevoir.

— Oui, petit prince, je sais que vous êtes brave, dit Mimi. Et elle songeait :

— Oh ! que c'est bon de protéger plus faible que soi ! Certainement on doit finir par aimer ceux à qui on est utile, surtout quand ils sont jolis et fins comme ce petit homme.

\*  
\*\*

Le lendemain, Poucet offrit à la princesse une petite rose presque encore en bouton, mais telle que jamais rose ne fut d'un rose si tendre et n'eut parfum plus délicat.

Mimi prit la fleur en disant :

— Merci, mon cher petit prince.

Elle portait ce jour-là une robe à reflets changeants qui semblait faite du même tissu que l'aile des libellules.

— Ah ! dit Poucet, que vous avez une belle robe !

— N'est-ce pas ? dit Mimi. Et voyez comme votre rose fait bien sur mon corsage.

— Une rose ! songea Polyphème, qu'est-ce que cela ? Je vais lui montrer, moi, quels bouquets je puis offrir.

Il s'en alla dans les Indes ; il y découvrit un grand arbre tout fleuri de fleurs éclatantes, grandes comme des cloches de cathédrale ; et, l'ayant arraché, il l'apporta à Mimi d'un air de triomphe.

— Il est fort beau, dit la princesse en riant. Mais que voulez-vous que j'en fasse, mon cher prince ? Je ne puis le mettre à mon corsage ni dans mes cheveux.

Le bon géant, tout honteux, ne sut que dire. Comme il baissait les yeux, il s'aperçut que le prince Poucet portait un habit de la même étoffe que la robe de la princesse.



— Oh ! fit-il.

— Oui, répondit-elle, je lui ai fait faire ce bel habit avec un petit morceau qui restait de ma robe. Je ne pouvais pas vous l'offrir à vous, car il n'y aurait pas eu de quoi vous faire seulement un nœud de cravate.

Et, se tournant vers le roi :

— Puisque l'heure est venue de me prononcer, mon père, c'est le prince Poucet que je prends pour mari. Le prince Polyphème me pardonnera. J'ai beaucoup d'estime pour lui et je compatis à sa peine.

Le géant poussa un soupir dont tout le palais trembla ; puis, comme il était honnête homme, il tendit loyalement à Poucet sa vaste main, où celle du petit prince vint s'engloutir.

— Rendez-la heureuse, lui dit-il.

\*  
\*\*

Le jour du mariage, la princesse Mimi n'était ni triste ni gaie : car elle avait sans doute de l'amitié pour Poucet, mais elle ne l'aimait point d'amour.

Au moment où le cortège partait pour l'église, on annonça que le prince Charmant, qui était en voyage depuis plusieurs années, venait d'arriver et qu'il assisterait à la cérémonie.

Le prince Charmant parut. Il était un peu plus grand que la princesse, beau, de haute mine, et tout plein d'esprit. Bref, le prince Charmant était charmant.

La princesse ne l'avait jamais vu, et même n'avait jamais entendu parler de lui. Mais aussitôt qu'il se présenta, elle devint toute pâle, puis toute rouge, et elle dit ces mots comme malgré elle :

— Prince Charmant, je vous attendais. Je vous aime et je sens bien que vous m'aimez. Mais j'ai engagé ma foi à ce pauvre petit homme et ne puis la reprendre.

Ce disant, elle faillit tomber en pâmoison.

Polyphème se pencha sur Poucet :

— Petit prince, ce que j'ai fait, n'aurez-vous pas le courage de le faire ?

— Mais je l'aime ! dit Poucet.

— C'est justement pour cela, dit le bon géant.

— Madame, dit Poucet à la princesse Mimi, ce bon géant a raison. Je vous aime trop pour vous posséder contre votre gré. Nous n'avions pas prévu l'arrivée du prince Charmant. Epousez-le, puisque vous l'aimez.

La princesse Mimi, dans un élan de joie, enleva de terre le petit prince et l'embrassa sur les deux joues en disant :

— Ah ! que c'est gentil, ce que vous faites là !

Poucet pleura et dit :

— Cela est plus cruel que tout le reste.

— Viens, pauvre petit prince, dit Polyphème. Tu me raconteras ton chagrin. Nous parlerons d'elle tous les jours, et nous veillerons sur elle de loin.

Il prit Poucet sur son épaule, et bientôt tous deux disparurent à l'horizon.

JULES LEMAITRE.





*Reproduction interdite*

## LE PETIT PONT

Par F. BOUCHER

*(Tableau appartenant à l'Imprimerie Nationale)*







# PETITE RAPSODIE BRETONNE

POUR PIANO

Musique inédite de M. CHARLES TOURNEMIRE

A mon ami JOHÉ de VEER

**PIANO**

**Allegretto (ben moderato)** ♩ = 108

*pp leggierissimo*

*pp*

Ped. \*

Ped. \*

Ped. \*

*ff*

Ped. \*

Ped. \*

Ped.

Ped.

Ped.

*p*

Ped. \*

Ped. \*

*pp*

Ped.

Ped.

Ped.

Ped.

Ped.

Ped.

V

REPRODUCTION  
RIGOREUSEMENT  
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



This page contains seven systems of musical notation for a piano piece. The notation is written for the right and left hands on grand staves. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 3/4. The piece includes various musical elements such as chords, arpeggios, and melodic lines. Dynamics range from *p* (piano) to *fff* (fortississimo). Performance instructions include *Ped.* (pedal), *ad libitum*, *Rall.* (rallentando), *Tempo I?*, *Dim* (diminuendo), *pp rall*, and *ppp*. The notation also features triplets and slurs.

System 1: *p* *Ped.* *mf* *Ped.*  
 System 2: *p* *Ped.* *pp* *Ped.*  
 System 3: *ad libitum* *p* *Rall.* *fff* *pp* *Ped.* 3  
 System 4: *Ped.* 3 *Ped.* 3 *Ped.* 3 *Ped.* 3 *Ped.* 3  
 System 5: *f* *Ped.* *Ped.* *Ped.* *Ped.* *Ped.*  
 System 6: *Ped.* *Ped.* *Ped.* *Ped.* *Ped.* *Ped.*  
 System 7: *p* *Dim* *pp rall* *ppp* *Ped.* *Rall*



*Les contes de ma grand'mère*

# Le Galant Ridicule

NOUVELLE INÉDITE  
PAR PAUL ACKER

Ma grand-mère, dans ma toute enfance, me conduisait, chaque dimanche, chez une vieille dame, qui se nommait la marquise de Sédaves. Du même âge que mon aïeule, elle semblait son aînée de beaucoup, étant laide et presque difforme. Elle était si grosse, en effet, qu'on ne distinguait plus les traits de sa figure : le nez, qu'elle avait petit et retroussé, les yeux étroits, la bouche mince disparaissaient dans le visage bouffi, et son menton descendait par un triple étage sur sa poitrine. Elle ne pouvait marcher qu'avec le secours de deux cannes, et encore avait-elle l'air de rouler plutôt que de marcher. Ses toilettes cependant étaient toujours éclatantes ; parée du matin au soir de tous ses bijoux, elle portait, même dans sa maison, une capote à brides sur laquelle se balançait une plume blanche. Elle habitait, au centre de la ville, un hôtel ancien, humide, triste et se tenait de préférence au rez-de-chaussée, assise dans un large fauteuil de reps rouge. La pièce, grande, sentait le renfermé ; sur le parquet bien ciré, il y avait devant chaque siège de petits tapis carrés ou ronds ; deux vases de porcelaine bleue, qui posés sur la cheminée encadraient le bronze allégorique d'une pendule, contenaient des roses en papier ; un chat angora dormait dans une corbeille ; sous le verre rarement frotté d'une minuscule vitrine on voyait une croix de la Légion d'honneur et une croix de Saint-Louis.

Je n'ai jamais su pourquoi, si fidèlement, ma grand-mère voulait que je l'accompagne dans la visite hebdomadaire qu'elle rendait à M<sup>me</sup> de Sédaves. Je ne la suivais qu'avec répugnance, car cette grosse femme, attifée comme une perruche, m'épouvantait, et j'ai toujours pensé que ma grand-mère, avant d'aller

chez son amie, ne m'offrait un excellent goûter chez le pâtissier de la rue Neuve que pour détruire en moi toute velléité de m'insurger. La reconnaissance du ventre n'est pas un vain mot : comment aurais-je pu exiger qu'elle me ramenât chez nous, alors qu'elle venait de satisfaire si généreusement ma gourmandise ! Nous entrions chez M<sup>me</sup> de Sédaves vers cinq heures, été comme hiver. Ma grand-mère l'embrassait, puis moi aussi. M<sup>me</sup> de Sédaves me tirait les joues avec ses doigts épais et moites, me donnait un bonbon de réglisse dont elle avait toujours sur une table à ouvrage une boîte pleine, et me désignait un tabouret où je m'asseyais. Les bonbons étaient détestables, mais il me fallait sucer le mien complètement, car M<sup>me</sup> de Sédaves qui les aimait n'aurait pas toléré que j'eusse un goût différent du sien. Le bonbon sucé, je demeurais sur mon tabouret, à réprimer le mieux possible de continuels baillements, tandis que parlaient M<sup>me</sup> de Sédaves et ma grand-mère. Une heure s'écoulait ainsi. Ma grand-mère se levait et embrassait M<sup>me</sup> de Sédaves ; je me levais aussi et l'embrassais. Elle me tirait de nouveau les joues, et disait :

— Il a été bien sage, ce cher enfant, on va lui donner encore un bonbon.

Elle me le donnait et nous partions, mais, ce bonbon-là je ne le mangeais jamais, car, à peine dans la rue, je le jetais.

M<sup>me</sup> de Sédaves mourut un beau matin, à soixante-quinze ans. Cette mort impressionna vivement ma pauvre grand-mère ; elle en fut un peu malade, mais se remit vite, ayant une forte constitution. Un jour, comme on parlait devant elle de M<sup>me</sup> de Sédaves, elle soupira, en secouant la tête : « Dire qu'elle avait été



REPRODUCTION  
RIGOREUSEMENT  
INTERDITE

ILLUSTRATION  
DE JOSÉ ENGEL





si spirituelle!» Je dus montrer une mine bien stupéfaite, car ma grand-mère me regarda et se prit à sourire. « Mais oui, mais oui, fit-elle, je te raconterai cela quand tu seras plus grand. » Et voici ce que plus tard elle me raconta.

M<sup>lle</sup> Malvina Lessirier épousa, à dix-neuf ans, le marquis de Sédaves qui en avait quarante et commandait à Saint-Germain un régiment de hussards. Elle était de bourgeoisie et sans dot, mais fort jolie, petite, frêle, brune, vive, extrêmement piquante. M. de Sédaves, qui venait parfois en permission à Aurillac, sa ville natale, la vit et en tomba amoureux. Il était veuf, sans enfants, et s'ennuyait : il demanda la main de M<sup>lle</sup> Lessirier ; malgré la grande différence d'âge, elle ne la lui refusa pas : c'était un trop beau parti.

Le mariage fut célébré avec pompe à l'église de Saint-Géraud, à la fin d'avril 1820, et le soir même, dans une chaise de poste attelé de vigoureux percherons, M. de Sédaves emmena sa femme : il lui tardait de goûter quelques joies orgueilleuses en montrant quelle aimable personne il avait su conquérir.

Comme ils arrivaient aux portes de Saint-Germain, les nouveaux mariés trouvèrent, à cheval et rangés au bord de la route pour leur rendre les honneurs de l'entrée, tous les officiers du régiment, en grande tenue, la pelisse glissant crânement sur le dolman, l'aigrette de plumes piquée en haut du shako. A quelques pas, les trompettes se tenaient immobiles, l'instrument incliné sur la cuisse, et une ordonnance flattait doucement un cheval sellé et sans cavalier qui s'impatientait. C'était une radieuse matinée. M. de Sédaves, à la fois étonné, ravi, un peu irrité aussi, arrêta la voiture. Dans l'encadrement de la portière, le visage curieux de Malvina se pencha : on distingua, sous une coiffe de voyage en dentelle, des cheveux bouclés, des yeux rieurs, la bouche la plus fine du monde, un nez mutin, puis tout s'évanouit. Mais déjà, la voix sonore du lieutenant-colonel retentissait et tous les officiers, tirant le sabre du fourreau, le présentaient. M. de Sédaves descendit sur le chemin : il avait par bonheur au dernier relais endossé son uniforme ; maintenant toute irritation se dissipait en lui et il était même un peu ému de l'hommage offert à sa femme. Il salua ses officiers, les mit au repos, serra la main du lieutenant-colonel, et aperçut alors son cheval que l'ordonnance caressait. Il comprit ce qu'on souhaitait qu'il fit ; cependant il ne sauta pas en selle tout de suite, mais, retournant vers la marquise, il la pria de vouloir bien quitter un instant la chaise de poste : elle y consentit, ayant en quelques secondes réparé le désordre causé par les dernières heures du voyage. Ce fut, sous le ciel tendre, dans la tiède clarté du soleil, entre les marronniers fleuris de rose et de blanc, comme l'apparition d'une petite fée. Donnant la main à son mari, elle passa, de sa démarche légère, tandis que les trompettes sonnaient, devant le front des officiers rigides, qui, de nouveau, présentaient le sabre, soudain sérieuse comme un général à une revue, mais



J. ENGEL

n'osant lever les yeux, et deux ou trois larmes suspendues aux paupières ; puis M. de Sédaves la reconduisit dans la voiture. Un cri immense, où se confondaient cent cris, monta dans les airs : « Vive la reine », et M. de Sédaves ne put que sourire, bien qu'il sût que cette acclamation, non défendue par les règlements, s'adressait en vérité à sa femme, et non à la souveraine légitime. M. de Sédaves était monté à cheval : Malvina l'entendit qui jetait un commandement. Les rangs des officiers se rompirent. Déjà les trompettes attendaient à quatre-vingt mètres en avant de la voiture ; un premier peloton se groupa derrière elle, un second, devant, avec le colonel pour chef ; à chaque portière se plaça un lieutenant. Sur un ordre, la chaise et son escorte s'ébranlèrent ; les sabres nus brillaient, les trompettes jouaient un refrain, et le trot des bêtes secouait sur les grands shakos les longs cordons nattés. C'est ainsi que la jeune marquise de Sédaves entra dans Saint-Germain.

Malvina, qui avait épousé M. de Sédaves par raison, se prit à l'adorer. Cet amour étonna, et même indigna certains jeunes gens persuadés que M<sup>me</sup> de Sédaves ne pouvait aimer





un homme de vingt ans plus âgé qu'elle, et que tôt ou tard il faudrait la consoler. L'un d'eux cependant, le vicomte de Merçay, capitaine aux hussards de la garde royale, ne voulut pas croire à la durée du sentiment qu'elle éprouvait pour son mari. Les belles, disait-on, ne lui faisaient pas longtemps rigueur, et la liste de ses succès n'était jamais close : il en montrait au reste une vanité assez désagréable. Il professait une grande expérience du cœur féminin : M<sup>me</sup> de Sédaves était gaie, elle devait donc être légère. Fier de son élégance à la fois robuste et délicate, de sa jeunesse, — il n'avait que vingt-huit ans — et de sa fortune, il considérait en outre qu'un capitaine aux hussards de la garde royale était l'égal, sinon le supérieur d'un simple colonel commandant à des hussards de province. Dans quelques fêtes données par les hussards de Saint-Germain aux hussards de la garde, il avait remarqué M<sup>me</sup> de Sédaves et s'était empressé de la courtiser, ne doutant pas de la victoire.

M<sup>me</sup> de Sédaves, tout d'abord, s'amusa de ses compliments, de ses airs penchés, et de ses sous-entendus langoureux, puis se moqua de lui, enfin le jugea assommant et résolut de s'en débarrasser, d'une façon assez habile pour qu'il fut ridicule et qu'il n'y eût point d'éclat. Elle y rêva longtemps, sans découvrir le moyen qui la contenterait, puis un beau jour, le jour même de Noël, elle invita M. de Merçay à déjeuner, en même temps qu'une amie, Madame Chartot. M. de Merçay se rendit à Saint-Germain avec d'autant plus de hâte qu'on le tenait depuis deux mois un peu à l'écart, et revêtu du plus seyant uniforme qu'eût jamais confectionné un tailleur militaire. La pelisse bleu de roi attachée de manière qu'on pût admirer le torse moulé dans le dolman, au collet cramoisi ; l'aigrette en plumes de coq noires bien droite sur le shako, et le cordon natté, rouge et argent, tombant avec grâce de la coiffe jusqu'à l'épaule ; le pantalon garance impeccablement tiré par les sous-pieds de cuir ; chaussé de bottines vernies d'une invraisemblable finesse, il était merveilleux. M<sup>me</sup> de Sédaves le reçut le plus aimablement du monde, si bien qu'il conjectura avec fatuité une prochaine capitulation. Elle aussi, d'ailleurs, avait fait toilette, mais une toilette d'une sobriété délicate ; sa robe, sous laquelle apparaissaient les bottines en drap prune, était en gris d'orient, très ample, froncée à la taille et serrée par une ceinture ; les manches, bouffantes jusqu'au coude, moulèrent ensuite exactement l'avant-bras sous une manchette à pointe qui remontait ; un grand col en dentelle recouvrait comme un châle le corsage. Le déjeuner fut charmant : M. de Sédaves et M. de Merçay rivalisaient d'esprit. Dans le salon, comme on servait le café, M. de Merçay soupira à l'oreille de la jeune femme quelques mots timides et tendres, M<sup>me</sup> de Sédaves rougit et se tut, il prit ce silence pour un acquiescement. Il fallait cependant occuper l'après-midi. M<sup>me</sup> de Sédaves proposa une promenade dans la campagne ; sa proposition fut accueillie avec enthousiasme ; M. de Merçay, invoquant la faiblesse de ses chaussures ; on le plaisanta et il finit par rire lui-même. M<sup>me</sup> de Sédaves s'éloigna quelques minutes, puis revint : un en-cas à la main, elle portait un chapeau de crêpe qu'entourait un ruban mauve noué sur le côté en chou, et des souliers plus forts remplaçaient ses bottines d'étoffe. On partit : l'air était doux, un soleil léger brillait, il y avait encore dans les champs un peu de neige qui argentait les arbres, les cloches de l'église tintaient doucement. Très vite, M<sup>me</sup> Chartot et le colonel laissèrent derrière eux M<sup>me</sup> de Sédaves et le capitaine. Le sentier où ceux-ci marchaient, était rempli de pierres, dont M. de Merçay commençait à sentir cruellement les pointes aiguës. Cependant il ne se plaignait pas, songeant surtout à profiter d'une occasion qui lui procurait le bonheur d'être seule avec celle dont il espérait les faveurs. Il débuta donc par se lamenter sur l'existence qu'il avait menée, si vide, si futile, si décevante, et sur le besoin qui le possédait de rencontrer enfin cette amie idéale qu'il avait toujours vainement cherchée.

M<sup>me</sup> de Sédaves l'écoutait, avec intérêt, mais sans paraître comprendre qu'en parlant d'une amie idéale, l'officier pensait à elle uniquement. Brusquement M. de Merçay trébucha sur un caillou et faillit tomber.

— Vous êtes-vous fait mal ? demanda M<sup>me</sup> de Sédaves avec une forte envie de rire.

— Oh ! non, dit-il, merci, ce n'est rien.

Et baissant les yeux il constata que le caillou avait déchiré sa bottine.

M<sup>me</sup> de Sédaves feignit d'être ennuyée par le malheur de ces bottines si précieuses. M. de Merçay, qui discernait bien qu'elle le persiflait, ramena la conversation sur la tristesse où il vivait.

— Ah ! madame, dit-il comme ils avaient avancé de quelques pas, il faut enfin que je vous ouvre mon cœur ! je ne peux plus garder le silence, Je vous...

Il ne termina pas. Ils arrivaient au bout du sentier, et devant eux s'étendait un champ fraîchement labouré, que les pluies des jours précédents avaient détrempé. Le soleil achevait de fondre la dernière neige. M<sup>me</sup> de Sédaves, habile à choisir les mottes encore un peu solides où le pied demeurait, s'engagea hardiment dans le champ.

— Hé, madame, cria M. de Merçay, qui s'était arrêté, où allez-vous ? Nous ne pourrions pas marcher.

— Qui m'aime me suive, répondit M<sup>me</sup> de Sédaves.

M. de Merçay la suivit, non qu'il l'aimât vraiment, mais pour lui donner à croire qu'il l'aimait. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il enfonçait dans les labours jusqu'à la cheville, son pantalon noirci, essayant de détacher les paquets de terre collés à ses semelles. Le soleil était plus chaud, et sous le shako, M. de Merçay suait à grosses gouttes, enviant le colonel qui s'était habillé en civil, et pestant en lui-même.

— Eh bien, dit M<sup>me</sup> de Sédaves, qu'attendez-vous pour m'ouvrir votre cœur ?

Il voulut la rejoindre, fit une enjambée — ce qui le chaussait n'avait plus de nom — il s'embourba encore, se dégagait, s'embourba de nouveau ; son shako tomba, il se baissait pour le ramasser, sa pelisse glissa, M<sup>me</sup> de Sédaves riait aux larmes. Comme il se relevait, il vit que la peau de ses gants, du blanc le plus pur quelques secondes encore auparavant, n'apparaissait même plus sous la terre boueuse qui la couvrait ; il les retira avec colère et les jeta loin de lui. Enfin, tenant à la main shako et pelisse tout salis, il fut près d'elle.

— Oh ! je suis navrée, dit M<sup>me</sup> de Sédaves, qui riait de plus belle, navrée, véritablement navrée. Je ne pensais pas que pour venir à la campagne vous vous habilleriez avec une élégance si raffinée. Pardonnez-moi, j'aurais dû ne pas proposer cette promenade... Vraiment ! je suis très coupable.

Un jour de Noël, vous emmener dans les champs ! Vous avez des chaussures si fines, un shako si écrasant, un uniforme si gênant... Oh !







non, ce n'est pas là une tenue champêtre... Excusez-moi, excusez-moi...

Elle riait, riait, riait. Lui, stupide, et honteux, furieux aussi, mais n'osant le montrer, restait immobile à côté de la jeune femme. Enfin il dit avec amertume.

— Vous êtes bien cruelle, madame. Vous avez cherché à me rendre ridicule, vous y avez réussi, et maintenant vous vous réjouissez.

— Mon pauvre capitaine, mon pauvre capitaine, soupira M<sup>me</sup> de Sédaves, il faut pourtant sortir de ce champ.

La marche douloureuse continua. M. de Merçay n'essayait plus de lutter contre les labours : il y enfonçait avec toute la rage d'un désespéré, aussi acharné à perdre son uniforme qu'il avait mis de soins le matin même à s'en revêtir. Un paysan, qui passait, lui cria en se découvrant : Noël ! joyeux Noël. M. de Merçay le regarda si farouchement, que l'autre épouvanté remit chapeau et s'en alla.

— Etes-vous contente ? dit-il à M<sup>me</sup> de Sédaves, comme ils atteignaient la clôture.

Au lieu de répondre, elle lui demanda avec une fausse ingénuité.

— Vous vouliez m'ouvrir votre cœur ; vous ne pouviez plus garder le silence. Que voulez-vous donc me confier ? je vous écoute.

— Vous ne le saurez jamais, répliqua-t-il.



— Ah ! tant pis ! tant pis ! dit-elle, dans un nouvel éclat de rire.

Il n'eut pas le temps de prononcer une parole, le colonel de Sédaves et M<sup>me</sup> Chartot étaient devant lui, qui le contemplaient avec une stupéfaction amusée, et le colonel de Sédaves s'écriait :

— Bigre de bigre, dans quel état vous voilà, mon pauvre capitaine. Qu'est-ce qui vous est donc arrivé ?

M. de Merçay ne raconta pas, comme on l'en pressait ce qui lui était arrivé. M<sup>me</sup> de Sédaves le raconta, et avec tant d'esprit que ce récit en excitant le rire des auditeurs fut pour l'officier la raison de nouvelles souffrances. A peine rentré à Saint-Germain, il fit atteler son cabriolet, s'y cacha et regagna Paris. Il ne revint même jamais chez M<sup>me</sup> de Sédaves, il ne revint même jamais à Saint-Germain, il porta ailleurs ses galanteries, en des maisons construites au milieu de grandes villes et où il avait l'assurance qu'on ne l'obligerait pas à se promener dans la campagne...

... Ma grand'mère, dans ma toute enfance, me conduisait, chaque dimanche, chez une vieille dame, qui se nommait la marquise de Sédaves. Du même âge que mon aïeule, elle semblait son aînée de beaucoup, étant laide et presque difforme. Elle était si grosse qu'on ne distinguait plus les traits de sa figure ; le nez qu'elle avait petit et retroussé, les yeux étroits, la bouche mince disparaissaient dans le visage bouffi, et son menton descendait par un triple étage sur sa poitrine...

PAUL ACKER.





*Reproduction interdite*

## REISCHOFFEN

Par JOHN-LEWIS BROWN

(Tableau appartenant à M. Georges Sortais)







# Nos Belles Aieules

MARIE-ANNE DE CHATEAUNEUF, dite Mlle DUCLOS

*Comédienne du Roi, 1672-1748*

Il pouvait être quatre heures de relevée environ, le soleil, d'un dernier rayon caressait la façade du théâtre des comédiens du roy, brasillant dans les vitres des croisées, piquant d'éclairs les saillies du balcon de fer, puis victorieusement là-haut sous le ciel bleu, nimbait de clarté la Minerve protectrice enclose dans le triangle du fronton.

Les larges portes ouvrant sur la rue des Fossés-Saint-Germain étaient encore fermées, que déjà la foule se précipitait, turbulente et houleuse, bigarrée et chatoyante, composée en grande partie d'élégantes femmes et de jeunes freluquets qui devaient attendre ici, dans la rue même, — le café Procope, leur lieu de rendez-vous habituel, regorgeant de monde. Les habits de soie d'or, brodés, passémentés, les dentelles, les rabats, les fontanges, les stenterques, mêlés, confondus, passaient, s'inclinaient ; des carrosses arrivaient lentement au trot de robustes coursiers ; chacun s'écartait pour laisser descendre quelque dame de qualité, le teint vermillonné comme une pomme d'api, la chevelure blanche telle une neige d'hiver. Les valets se précipitaient aux portières, abaissaient le marchepied, soutenaient la robe aux falbalas bruissants, puis le carosse s'éloignait et la foule reprenait sa place.

D'autres fois

c'était quelque jeune capitaine ou mousquetaire du roy, qui lestement mettant pied à terre, jetait les rênes au valet qui le suivait. Cela trompait l'attente et faisait diversion, le peuple jugeant la valeur du maître d'après son équipage ou son équipement, et sachant ainsi quelle considération il lui devait.

Tout à coup dans la foule un remous se fit, et l'on vit déboucher au coin de la rue, une chaise qui oscillait, se balançant comme un oiseau, au pas cadencé et rapide de ses porteurs criant « Place! Place! »

Par la maladresse de l'un d'eux, le brancard heurta quelqu'un, lequel fort naturellement se plaignit. Cela fit affaire, les porteurs durent s'arrêter, quand impérative, une tête de femme se pencha à la portière, tandis qu'une voix au timbre merveilleux, mais volontairement dur, prononçait : « Qu'y a-t-il donc pour vous arrêter céans ? Si ces manants veulent m'applaudir maintenant, ils doivent me laisser passer moi, leur idole. Annoncez-leur mon nom et réclamez..... »

Et les porteurs de crier : « Place, place, pour la demoiselle Duclos ! la comédienne du roy ! »

A ce nom, respectueusement la foule s'écarta, des ovations l'acclamèrent, que troublèrent seuls quelques sifflets... à peine perceptibles.



Portrait de M<sup>lle</sup> Duclos, par Largillière (Musée de la Comédie-Française)





SCÈNE DE TRAGÉDIE D'APRÈS UNE GOUACHE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
(Collection de M. L. R. M.)

Mais elle les avait entendus, et descendant de sa chaise magnifique et parée, elle hésita, avant d'entrer au théâtre, puis se tournant brusquement vers le coin d'où elle les supposait partis, sans répondre, son regard toisa les siffleurs d'une si hautaine façon, avec un tel mépris que c'était pis qu'une insulte.

Et suivant sa camériste, elle se dirigea vers sa loge.

\* \* \*

Deux chandelles brûlaient de chaque côté d'un miroir dans la pièce où elle pénétra. Epars çà et là, dans la pénombre des sièges se devinaient, sur l'un desquels, gracieusement peletonnée, Marphise la petite chienne dormait. Sur la table et près du miroir s'alignaient des flacons, des pâtes, des poudres, des onguents; la comédienne s'assit et tout à coup : « Lison, tu m'iras quérir ma boîte à mouches, que j'ai laissée en bas dans ma chaise... » La camériste disparue elle s'assit en face de son miroir, et à la lueur falote des chandelles, elle se regarda, comme se regardent les femmes quand elles sont seules, face à face avec ce juge, puis se souriant, commença de se mettre du rouge, dont c'était la mode alors.

L'image que le miroir renvoyait était celle d'une femme dans le plein épanouissement de la maturité, un gracieux ovale qu'éclairait de superbes yeux noirs à fleur de tête, que ponctuait un nez au retroussis à peine indiqué, et que fleurissait une bouche purpurine aux lèvres savoureuses comme un fruit mûr — se dessinait sous la masse des cheveux savamment échafaudés. Les épaules aux courbes puissantes mais harmonieuses à la blancheur laiteuse, émergeaient d'une gaine de velours pourpre aux retroussis de satin; des perles, des brillants ceinturaient sa taille, constellaient sa poitrine ou glissaient dans ses cheveux comme des gouttes de rosée parmi les panaches de plumes et de dentelles.

Lison rentrant, elle se leva et majestueusement étalant la traîne de sa robe, tel un paon faisant la roue, elle quitta sa loge pour la scène, avec cette allure quasi divine, cette grâce hautaine de ses moindres gestes, qui faisaient d'elle une incomparable reine de tragédie.

Moins calme que d'habitude pourtant, des inquiétudes lui venaient en esprit, qu'elle n'osait formuler, même à Lison, sa confidente, l'orgueil en elle refrénant la curiosité. Et cependant ? ces sifflets tout à l'heure d'où venaient-ils ? Y avait-il quelque cabale contre elle ? Pensive, elle réfléchissait, un nom surtout la rendait anxieuse : Cette petite Lecouvreux, dont on parle tant, que l'on m'oppose même ! Bah ! reprit-elle en souriant, propos d'igno-

rants, elle n'a pas de tradition, elle joue comme tout le monde parle... Et puis elle n'a pas l'incomparable séduction de ma voix... Oui, mais ajouta-t-elle mélancoliquement soupirante, elle a pour elle la jeunesse !

..... Dans la salle les rideaux s'étaient écartés pour le premier acte d'*Inès de Castro*, un silence recueilli planait sur l'auditoire. Plus une place n'était libre, en cette assemblée de quinze cents personnes qui s'entassaient aux loges, au balcon, à l'amphithéâtre, s'écrasaient au parterre, sur la scène même, à côté des acteurs suivant la mode du temps.

L'aspect est le plus beau qui se puisse voir, d'abord MM. les comédiens du Roy ont bien fait les choses, leur nouvelle salle est belle et plaisante à souhait, le plafond en est peint par Bon Boullogne, dix-huit lustres et soixant-quatre bras dont la moitié est à branches, reflètent dans leur cristal découpé, les lueurs des chandelles, car on ne met des bougies que lorsque le Roy vient.

Aux premières loges, aux balcons, les grandes dames, décolletées, parées, étincelantes comme des chasses, chuchotent entr'elles, autour de M<sup>me</sup> la princesse de Bouillon, grande admiratrice de la Duclos.

D'autres préférant venir incognito, ont loué les petites loges et s'y sont rendues en négligé, portant un éventail percé d'un trou, pour voir sans être vues, et amenant avec elles, coussins, chauffeuses et même leurs bichons.

En bas sont les gens qui ont leur entrée, et restent debout au parterre; petits maîtres tenant à faire admirer le rabat d'un habit, la coquetterie d'une perruque; cabaleurs dont les chefs assis au bord de l'amphithéâtre, attendent l'instant précis pour applaudir ou siffler; grands critiques caustiques et spirituels : Dorat, Fréron, Voltaire, enfin sur la scène, assis près des acteurs, quelques gros personnages influents, venus là pour montrer qu'ils y ont droit, par naissance ou par fortune, agressifs souvent.

Mais aujourd'hui tout va bien, la Duclos est belle à souhait, pathétique, sa voix aux douces, resonances, à la mélodie caressante, se déroule en périodes sonores.

*Inès de Castro* s'annonce un succès, tel que depuis longtemps on n'en a vu, des bravos acclament l'artiste à chaque instant quand, au moment le plus pathétique de la tragédie, comme on amène à la mère condamnée ses enfants, l'expression magnifique et bouleversée empreinte sur le visage de la victime Inès Duclos, impressionne à tel point les petits qui figurent les enfants, que l'un d'eux, effaré, marque sa peur d'une petite inondation... Un cabaleur, nouveau Dandin, de reprendre alors le vers célèbre :

... Ils ont pissé partout...

tandis qu'un fou rire secoue la salle entière et que des quolibets fusent du parterre vers les acteurs déconcertés.

Résolument alors, Inès Duclos s'avance vers la rampe et d'une voix tremblante de fureur : Ris donc stupide parterre au plus bel endroit de la pièce !

A ces mots tout redevient calme et peu après, l'actrice faisait pleurer de vrais larmes à ces mêmes rieurs, enivrés d'elle et de son talent.

— ... Par la morbleu ! que vous fûtes brave ! profère en s'inclinant, chapeau bas un jeune mousquetaire, vous réussissez, madame, la beauté à la vaillance...

— L'esprit à la grâce, ajoute malicieusement le jeune Voltaire. Sans vous, la pièce était perdue et c'eût été dommage, reprend-il en passant dans le couloir où la Duclos reçoit les hommages.

— Monsieur de Voltaire, ne partez point si vite, demande-t-elle. Vous me fuyez donc ? Tous ici, m'entourent, vous seul ne me dites rien !



— Hélas! Madame, que pourrais-je vous répéter ici que je ne vous aie dit dans le temps heureux où j'aspirais à vous plaire, et s'approchant d'elle, à l'oreille il lui glissa :

*Belle Duclos  
Vous charmez toute la nature  
Belle Duclos  
Vous avez les Dieux pour rivaux  
Et Mars tenterait l'aventure  
S'il ne craignait le Dieu Mercure,  
Belle Duclos!*

Vous en souvient-il? Hélas! belle ingrate, votre réponse alla vers le duc d'Uzès qui lui, n'avait rien fait pour cela!

— Et que faites-vous pour vous en consoler, tendre ami?  
— Ce quatrain :

*Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé  
L'amour en sa faveur avait monté ma lyre  
Je chantais la Duclos, d'Uzès en fut aimé,  
C'était bien la peine d'écrire!*

Autour d'eux le cercle s'était élargi, Largillierre le peintre du Roy venait faire sa cour à l'actrice : Ah! Mademoiselle, quelle divine beauté, et que ne m'est-il échu la faveur d'éterniser sur une toile, la splendeur de votre triomphe!

— Ce serait belle œuvre en effet et digne de vos pinceaux Largillierre, j'y consens dit la Duclos d'un ton solennel, j'irai poser en reine pour la postérité!

Mais les adorateurs de l'actrice se pressaient, venant en foule lui porter leurs hommages.

— Vous êtes jolie comme un ange!

— Et vous, spirituel comme un diable répliqua-t-elle.

— Tiens! la Duclos a de l'esprit ce soir! chuchotta une mauvaise langue.

— Un diable, reprit l'interlocuteur, y croyez-vous seulement? Vous êtes toutes d'une irreligion à faire frémir. Et comme elle protestait.

— Tenez, je gage que vous ne savez même pas votre Credo.

— Oh! fit-elle scandalisée, et lentement, majestueusement, elle commença : *Pater noster qui...* puis s'approchant : Soufflez moi donc, je ne me souviens plus du reste...

\*  
\*  
\*

Vous savez la nouvelle? dit un soir au café Procope, certain jeune mousquetaire, la Duclos se marie!

— Hé donc! mon cher, est-ce la première fois que cela lui arrive? Palsembleu! vous êtes jeune, l'ami, pour conter de semblables balivernes à de vieux barbons tels que nous!

— Mais la chose est sûre, je la tiens de la Duclos elle-même qui me l'annonça ce tantôt en me présentant le galant. L'aventure est si bonne qu'il me faut vous la dire.

La nouvelle contée à haute voix, en un clin d'œil fit le tour de la salle, ou plutôt de l'antre, comme disait M. de Voltaire, et, parce que le théâtre venait de finir, le café qui semblait être son annexe, regorgeait de monde. Il était huit heures et demie environ, déjà les habituelles discussions recommençaient, les deux clans se retrouvaient et la vieille querelle renaissait, on se renvoyait les noms comme des balles : Duclos, Piron, dans un camp, Lecouvreur, Voltaire dans l'autre, et cela se répercutait en mille échos dans la salle, au milieu des bruits de dés qui roulaient, de gobelets qui se choquaient.

Confortablement assis au milieu de ses amis, dégustant une glace — suprême nouveauté d'alors — le jeune mousquetaire reprit : Parfaitement, je contais donc comment la Duclos m'annonça son mariage, mais contre qui? Le nom de l'adversaire je ne vous l'ai point dit, devinez, messieurs! Les paris sont ouverts! Mille noms alors sont cités, ceux de ses amants ou

supposés tels. Chacun dit son mot, aucun n'est juste car le jeune mousquetaire dodeline la tête d'un petit air fat... Elle épouse un de ses camarades, ajoute-t-il.

Et cent voix de les énumérer. A tous, signe négatif.

— Duchemin peut-être, hasarde quelqu'un.

— Parfaitement! Vous avez gagné!

— Qui cela Duchemin? — Un jeune comédien qui débuta l'an dernier. — Mais il a dix-huit ans à peine! — Et la Duclos cinquante-cinq ajoute un autre! — Elle achète cette jeunesse! — Ou plutôt il la lui vend. — Voilà qui est malséant! — Et du dernier mauvais goût! — Il veut une protectrice! — Elle réclame des muscles! — Taisez-vous donc, ma fille est là, supplie un vieux papa. — Oh! l'amusante histoire! Elle serait trois fois sa mère! — Y pensez-vous! son aïeule. Plus que sa grand'mère! — Drôle, très drôle... Et les bons mots de pleuvoir, l'esprit gaulois de reparaitre, cet esprit qui jamais ne perd ses droits au beau pays de France.

\*  
\*  
\*

Cependant, insensible à toutes ces moqueries, à tous ces ragots qui lui venaient du dehors, à ces sourires narquois qu'elle surprenait parfois sur les visages, dans la sincérité de sa passion pour le jeune Duchemin, Duclos apparaissait plus belle encore, comme ces dernières roses d'automne qui résument en elles tout le parfum d'un été finissant. L'amour magnifiait son talent, en faisait presque du génie dans les tirades passionnées, qu'elle débitait avec une flamme ardente. Cette femme, longtemps coquette, était prise enfin d'une passion sérieuse qui la transformait. Belle, elle l'avait toujours été, sensuelle et sensible aussi, mais dans ce renouveau de printemps, il y avait place pour des sentiments plus hauts et plus nobles... plus touchants aussi. Elle affectionnait ce jeune homme et rêvait de faire de lui un artiste, de lui prêter l'appui de sa science théâtrale, de son talent, pour en faire quelqu'un. Et dans cette vanité d'amoureuse, quelque chose de maternellement doux s'affirmait.

Les âges disparaissaient puisque l'union des cœurs était là, elle s'illusionnait sur son ami, l'amour l'enveloppant du réseau de ses fils d'or, et parfois restait rêveuse, contemplant ce jeune front, avec une étrange et indéfinissable émotion, un serrement de cœur délicieusement doux, que jamais la gloire, même en ses heures les plus enivrantes d'extases, ne lui avaient données.

Sans vouloir écouter d'autres conseils que ceux de son cœur, avec la spontanéité de sa nature violente et décisive, elle l'épousait, heureuse de lui apporter en hommage, sa fortune, son nom,



SCÈNE DE TRAGÉDIE D'APRÈS UNE GOUACHE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
(Collection de M. L. R. M.)



et se rappelant les créations qu'elle avait triomphalement incarnées : Hypermestres, Zénobie, Tharès, Ariste, Josabeth, Electra, Esther, Hersilie, Inès, Salomé, Jocaste, et tant d'autres, elle était fière de les rappeler, elle les jetait à ses pieds, les lui offrant comme une gerbe de fleurs!

\*  
\*\*

Les lendemains de certaines fautes sont tristes, de certaines erreurs, sont poignants. Elle devait en faire la cruelle expérience. L'amour avait peu duré, comme une flamme il avait brillé puis s'était éteint.

Est-ce bien la Duclos, cette femme adulée de tout Paris, qui, par ce matin de novembre gris et froid, s'en va vers le Châtelet, à pied, en robe sombre? Est-ce bien cette femme hautaine et fière qui demande à parler au commissaire?

D'une voix que l'émotion étrangle, que la peine a rendue plus humble, elle narre les tragiques mystères de cette union insensée, un an s'est écoulé, et la voilà pauvre amoureuse, battue, meurtrie, qui doit conter toutes ses humiliations à cet homme de justice, afin d'obtenir l'annulation de ce mariage tant désiré. De toute sa fortune, que lui reste-t-il? Rien qu'un peu de mobilier, Duchemin a tout pris pour ses orgies, car il ne rentre chez elle qu'au petit jour, et ce sont des menaces, et ce sont des coups! Fort de son droit d'homme et de sa jeunesse, il entend faire ce qui lui plaît. Ah! le triste sire!

Et par les matins d'août et de décembre, toujours elle revient en pèlerinage douloureux à ce Châtelet, confessant mille choses

de sa vie intime qui lui arrachent l'âme : ce matin il est revenu blessé, ensanglanté, au retour d'une débauche, demain il va la chasser de sa maison, elle n'aura plus pour se réfugier que sa loge au théâtre, en attendant que la séparation soit prononcée. Mais ici même, l'aiguille a tourné sur le cadran de la mode, elle ne marque plus l'heure de gloire, les rayons de ce soleil dorent maintenant d'autres noms, auréolent d'autres visages. Finies les chaises à porteurs, et les diamants et les robes de soie! Adieu les triomphes éblouissants de la jeunesse et de la beauté. Seule, en sa chambrette du café Procope où elle s'est réfugiée, vers ses derniers jours, la pauvre femme, vieille maintenant n'a plus pour tout bien, hormi les deux mille livres de pension royale, que ses lettres d'amour, qui glissent entre ses mains ridées, comme des lincauls d'âme... et le portrait de Largillière, dont elle n'a jamais voulu se dessaisir.

Dans la brume des temps tout s'est évanoui, les lauriers de la gloire s'en sont retournés, émiettés en poussière, et par ce soir de juin, alors, qu'en bas, la foule sortant du théâtre acclame de nouveaux noms, la Duclos, malade, vieillie, se sent mourir abandonnée en cette chambre obscure. Oubliant alors l'heure présente pour vivre de souvenirs, elle a éparpillé sur son lit d'agonie toutes les lettres d'amour, toutes les poésies qui lui rendirent la vie si belle, et par une suprême coquetterie de femme, ses yeux avant de se clore pour jamais, eurent un regard infiniment doux, ses lèvres un ultime sourire pour cette seule chose qui lui restât de sa beauté, de sa jeunesse : cette toile superbe où dans tout l'éclat de son triomphe, un amour, à jamais la fleurissait de lauriers et la couronnait d'étoiles.

SUZANNE TURGIS



SCÈNE DE TRAGÉDIE D'APRÈS UNE GOUACHE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE (Collection de M. L. R. M.)



culièrement intéressant en ce qu'il présentait les types de voitures qui seront les modèles consacrés de la de la saison prochaine.

La société Brouhot avait exposé cette année au Salon de l'Automobile cinq modèles de chassis très remarquables par leur solide construction et leur fini; et aussi par leur silence et leur souplesse.

Ils sont de deux types différents : les uns à transmission par cardan, les autres par chaînes. Les chassis de 9, 12 et 15 chevaux appartiennent aux premiers. Ils sont tout trois conçus suivant les mêmes principes : c'est le chassis des taximètres-automobiles roulant actuellement dans Paris, il a donc fait grandement ses preuves. Les enseignements tirés de cette exploitation ont servi à établir le modèle actuel de 12 chevaux et le modèle nouveau de 15 chevaux notablement plus fort puisqu'il a 95 d'alésage et 110 de course et donne avec un double phaéton facilement 75 à l'heure.

Quant aux chassis de 20 et 30 chevaux, ils sont à transmission par chaînes. Les moteurs de ces chassis sont de formes analogues au 12 chevaux, mais ils sont encore plus dégagés que lui, à cause de leurs dimensions plus grandes.

Les voitures Brouhot sont soignées jusqu'à dans leurs plus petits détails et comportent les derniers perfectionnements dont peuvent être munies des voitures destinées au grand tourisme.

\*  
\* \*

L'aviation devient-elle un sport? Verrons-nous l'an prochain des concours d'aéroplanes? On peut l'espérer. Sans doute, les temps ne sont pas encore venus où l'aéroplane sera un engin de locomotion vraiment pratique. On est parvenu à faire quitter le sol à des appareils « plus lourds que l'air ». Il y avait des siècles qu'on travaillait la question. Il a fallu l'apparition du moteur léger qui a permis ce miracle. Après Santos-Dumont qui montra le chemin, Farman et Esnault-Pelterie ont fait merveille. Le premier a plané près de huit cents mètres, le second a établi un appareil scientifiquement conçu, de construction robuste qui donne l'impression d'être l'appareil volant par excellence. Du même coup, M. Robert Esnault-Pelterie a imaginé un moteur à explosion d'une légèreté extraordinaire et d'une solidité à toute épreuve. On peut dire que le succès de l'aéroplane vient de la marche parfaite du moteur. Où je me trompe **fort**, où ce nouvel aviateur fera de grandes choses. Au printemps prochain, il présentera un hydroplane qui atteindra des vitesses sur l'eau qui seront sensationnelles.

\*  
\* \*

Toutes les jalousies, toutes les haines qu'a soulevées l'automobile ont trouvé un champion en M. Ambroise Colin, professeur à la faculté de Droit. M. Colin a fondé une Ligue contre les excès de l'automobile, ligue qui prétend amener les populations contre les chauffeurs et, comme il est membre de la Société d'Etudes Législatives, il a élaboré un projet de loi qui, s'il était voté, serait la ruine de l'industrie automobile.

Parce qu'une large publicité fut donnée à quelques regrettables accidents d'automobile, M. Ambroise Colin prétend que les piétons sont terrifiés par les crimes des chauffeurs. Comme si tout mode de locomotion n'avait pas ses victimes ! L'initiative de M. Colin est un épisode de la lutte éternelle des gens qui vont à pied contre ceux qui vont en voiture. Et l'honorable professeur de droit n'empêchera pas plus l'automobile de se développer qu'il ne pourrait empêcher les gens de s'éclairer à l'électricité, sous prétexte qu'il prétend, lui, les lampes à huile du bon vieux temps.

CH.-A. BER'TRAND

## Chronique Musicale

OPERA-COMIQUE : LE CHEMINEAU,  
drame lyrique en 4 actes, de MM. JEAN  
RICHEPIN et XAVIER LEROUX. ♦♦♦♦♦♦♦♦

Les espérances que l'on fondait sur la collaboration d'un de nos plus illustres poètes et d'un des plus nouveaux parmi les plus glorieux représentants de la musique dramatique de France, n'ont pas été déçues. Le succès du *Chemineau* à l'Opéra-Comique a été triomphal et nous avons eu la joie de pouvoir acclamer du même cœur, en même temps, deux de nos maîtres les mieux aimés, Xavier Leroux et Jean Richepin.

Aussi bien ce grand poète et ce beau musicien étaient-ils faits pour se comprendre. — Même fougue, même panache, même exubérance, même puissance et même farouche besoin d'indépendance, de vaste ciel, d'air généreux, même passion du libre espace. — Et nulle part plus que dans le *Chemineau* peut-être, Jean Richepin n'a mis plus de lui-même, plus de simple, forte et large et profonde émotion. — Et nulle part Xavier Leroux ne pouvait trouver, avec un drame aussi serré, aussi poignant, nécessaire pour remplir la scène, plus d'élémentaire, d'éternelle poésie, nécessaire pour remplir les âmes.

Vous vous rappelez assurément ce qu'était la pièce, il y a une dizaine d'années, à l'Odéon, et vous ne pouvez avoir oublié ni l'admirable Mme Segond-Weber, ni M. Decori, ni M. Chelles, ni M. Janvier — ni les autres. — C'était un superbe spectacle que celui d'hier remit très nettement en mémoire, et notons-le bien vite, égala.

Le poème n'a rien perdu d'essentiel. Le visage n'en est point changé. Il semble seulement qu'une sève plus impétueuse, un sang plus nombreux gonfle ses muscles, circule dans ses veines, afflue plus pourpre, plus violent, a ses joues saines et hâlées, a son front toujours orgueilleux d'inaltérable et franche jeunesse.

Vous imaginez bien avec quelle ampleur, quel éclat, M. Xavier Leroux a brossé le décor musical du 1<sup>er</sup> acte, comme il a su dans la chaude harmonie de l'atmosphère sonore, mêler toutes les voix heureuses, tous les frissons, tous les bourdonnements qui composent la rumeur splendide des étés, et faire surgir de cette universelle torpeur, en un leit-motiv expressif, l'instinct indomptable des dominateurs d'horizons. Vous imaginez bien le charme sincère qu'il a su répandre dans les scènes amoureuses, éloquent et passionné lorsqu'il s'agit du Chemineau et de Toinette, idylle lorsque chantent les « enfants. » Vous connaissez assez la *Reine Fiammette* et *Astarté*, pour savoir de quoi est capable l'auteur du *Chemineau*. Mais vous n'imaginerez qu'incomplètement et l'effet de la scène où François, infirme, essaye de se ruer sur maître Pierre qui l'insulte, et surtout les accents du troisième acte, où se traduisent d'une façon contenue d'abord, l'émotion du Chemineau à son retour, son angoisse, son regret, son remords, son espoir, sa tristesse, lourde soudain de vingt ans d'absence, son bonheur étouffant en revoyant Toinette, et sa joie insensée en découvrant son gars ! Ah le magnifique crescendo, si savamment gradué jusqu'à la vertigineuse folie de l'exultation finale ! Non certes, jamais Xavier Leroux n'avait atteint à cette intensité dans la simple expression de sentiments complexes. Il y a là une des pages les plus saisissantes de la musique dramatique moderne.

Quant au dernier tableau, dont l'enveloppe créée notamment par des cordes en sourdine et des bois douloureux et sombres, forme avec la lumière crue des tableaux précédents un contraste délicieux, c'est une belle page encore, dont la savoureuse mélancolie est singulièrement pénétrante.

Comme dans ses précédents ouvrages, si M. Xavier Leroux est resté fidèle au vœu traditionnel de

la musique dramatique française, s'il est un descendant direct de la grande famille des Bizet, des Massenet, on peut dire plus justement encore qu'il reste fidèle à lui-même, à son riche tempérament de dramaturge consommé et de libre musicien, tantôt s'effaçant discrètement, se bornant — avec quelle habileté, quelle justesse, — à donner un accent plus vibrant à la parole articulée, plus de nerfs aux gestes du drame, ne laissant à la musique, pour ainsi parler, que le rôle des ombres dans un dessin, des hachures frémissantes dans une eau-forte — poussant, on sait à peine comment, l'action seule en pleine lumière; tantôt, quand le verbe quel qu'il soit ne suffirait plus à concentrer toutes les tempêtes intérieures, — reparaissant, maître des éléments, et déchainant la symphonie sauvage, sœur jumelle du silence humain.

Une adaptation scrupuleuse, parfaite, de la musique à la poésie, une inspiration généreuse, enthousiaste, souple, emportée, caline et puissante, le sens du mouvement, de la haute et riche couleur, voilà parmi d'autres mérites, ceux qui sautent le plus aux yeux et qui assurent et assureront aux ouvrages de M. Xavier Leroux la plus brillante, la plus durable et la plus légitime fortune. Il nous faut louer bien vite enfin les décors de M. Jusseume, évocateurs impérieux des paysages qu'ils représentent, la chaleur et la précision d'un orchestre excellent excellemment conduit par M. Ruhlmann, et l'interprétation de tout premier ordre avec Mmes Claire Friché dont la voix est belle, Mathilde Lutz qui a une jolie voix, C. Thévenet, qui chante trop peu ; avec MM. Salignac, Vieuille, Cazeneuve, Delvoye, bons chanteurs et bons comédiens, et M. Jean Périot dont le succès personnel dans le rôle de François n'a pas été moindre que celui de M. Dufranne, — le Chemineau, — qui, rare artiste déjà lorsqu'il n'était qu'égal à lui-même, s'est, par une telle création, merveilleusement surpassé.

Ch. D.

## Les Livres

[illegible]

M. Joseph Fabre poursuit avec courage l'œuvre immense qu'il a entreprise, l'histoire de la pensée humaine, tout au moins dans notre monde occidental. Dans les deux premières parties de cet ouvrage, il avait isolé la *Pensée antique* et la *Pensée chrétienne*. Il avait montré, en traits incisifs, le travail des cerveaux, tantôt rapide et hardi aux conquêtes, tantôt ralenti, suspecté, endigué par la crainte ou l'ignorance. Aujourd'hui, M. Joseph Fabre retrace l'évolution de la *Pensée Moderne*. Son livre commence à Luther pour finir avec Leibniz. Je ne dirai pas que le sujet est plus passionnant que ceux qu'il a précédemment abordés : quoi de plus attachant que le spectacle de la pensée grecque, que le drame du christianisme, que la crise philosophique qui suit le conflit, et, davantage encore, la réconciliation de la pensée païenne et de la pensée chrétienne ! Du reste, dans l'histoire de la



pensée humaine, est-il possible d'élire des époques ? L'intérêt n'est-il pas toujours égal, issu tantôt des merveilleuses découvertes de l'esprit humain, tantôt du drame, qui même aux heures de stagnation apparente, bouleverse et torture les consciences ? Pourtant, les matières traitées par M. Joseph Fabre dans son troisième volume, sont plus rapprochées de nous, et cela suffit pour éveiller encore plus notre attention. La Pensée moderne de Luther à Leibniz, mais c'est tout le mouvement dont notre pensée même est sortie, et non-seulement nos concepts abstraits, mais la doctrine qui régit notre vie morale et notre vie sociale. Faut-il en dire davantage pour prédire à ce livre un gros succès ? Ecrit simplement, avec un effort visible pour écarter les termes philosophiques et pour demeurer clair, le livre de M. Joseph Fabre, sincère et large, sera bien accueilli de tous ceux qui s'efforcent de comprendre l'évolution des idées.

\* \*

M. Ch. des Granges a entrepris de montrer que les journaux ont une grande utilité pour l'histoire littéraire. On s'en doutait bien un peu, et nul ne contestait, avant lui, que la lecture des articles parus vers 1830, par exemple, ne dût fournir des éclaircissements sur la bataille romantique. L'histoire littéraire n'est qu'une branche de l'histoire tout court. Quel historien a jamais exclus, de parti pris, de sa documentation, les quotidiens et les périodiques ? Mais ce que M. des Granges a d'original, c'est que, convaincu du précepte, il l'a mis en pratique ; c'est qu'il n'a pas reculé devant les longues séances à la Nationale et devant les attentes, plus longues encore. Il a feuilleté, scruté ces paquets poudreux qui, avant lui, n'avaient été remués qu'aux jours des déménagements. Et cela ce n'est pas banal. M. des Granges ne doit pas regretter son effort. Son livre sur la *Presse littéraire sous la Restauration* fournit une précieuse contribution à l'histoire de la crise romantique. Il a étudié les journaux du temps qu'il classe suivant leur tendance. D'abord les organes libéraux : le *Mercur*, le *Censeur européen*, le *Courrier français*, etc... ; puis les romantiques : le *Conservateur littéraire*, la *Muse française*, etc... ; puis les doctrinaires : le *Lycée français*, le *Globe*, etc... Et c'est plaisir de retrouver ces bons vieux titres et de voir en eux autre chose que des titres. Ils fleurissent le mois, mais ils sont évocateurs ; rien qu'à les regarder, — et pour compléter l'illusion, M. des Granges en a reproduit quelques-uns en fac-simile, — rien qu'à les regarder, on a des visions de gilets rouges, de poings fermés et de regards torves ; on se sent replonger dans l'instantané des impressions et des colères, dans le détail de la polémique, écho répercutant la vie quotidienne de l'époque.

M. des Granges a donné de longs extraits, et son livre se trouve être comme une anthologie de la critique en 1830. Avec beaucoup de soin, et par une disposition habile, il montre comment l'opinion se transforme, comment ce qui paraissait odieux la veille, semble naturel le lendemain ; il montre aussi, que, en 1830, comme, hélas ! aujourd'hui, les jugements littéraires, n'étaient pas tenus à l'abri d'influences d'un tout autre ordre. Grâce lui soient rendues pour avoir ainsi exhumé bien des pages qui méritaient d'être sauvées, et avoir donné un livre indispensable aux futurs historiens des lettres françaises.

\* \*

« C'était une femme d'une rare beauté, et la fille muette d'un grand poète. » Pierre Loréal la rencontre dans un tramway, et, de suite, il est attiré vers elle d'une étrange et fantastique séduction. Il la contemple et voit son visage refléter, tour à tour, l'expression propre de chaque voyageur. Elle descend ; et voilà Pierre anxieux de la retrouver. Qui est-elle ? Un livre oublié, le *Traité des masques et visages*, lui

apprend un nom : Bertha Brucker. Des masques ? Pierre se lance sur cette piste ; il collectionne les masques ; peut-être ainsi retrouvera-t-il son inconnue ? Enfin un hasard les met en présence ; vision rapide à l'Hôtel des Antipodes et des Deux Mondes, refuge pittoresque des clowns, athlètes, exhibitionnistes, et au cirque Médrano, puis entrevue à Buda Pesth, décisive celle-là. Et Pierre se trouve l'amant de Bertha, qui, muette, exprime, par la perfection de sa mimique, les sentiments les plus délicats. Ils seraient heureux si Pierre, en bon névrosé, ne voulait « trop comprendre ce qui n'avait pas besoin d'être compris. » Il doute de la sincérité de Bertha. Elle s'en aperçoit, et violente, elle repousse son amant. Il ne la reverra qu'un jour, en passant, puis sur son lit de mort, et pour la première fois, il la comprendra.

Telle est la première des deux illusions ; l'autre n'est pas moins émouvante. Par un phénomène de télépathie, il s'établit entre Jean de Gabre et une pauvre fille, Roda Carrington, habitant un bouge du Nouveau-Monde, des liens indissolubles. Le jour vient où ils ne peuvent résister à la force qui les attire. Jean s'embarque, et Roda, échappée de son enfer, l'attend sur le port, les bras chargés de fleurs. Il meurt avant d'arriver ; elle sent sa vie brisée et se réfugie dans un hôpital où elle soignera les malades.

Ce livre sera discuté, M. Arsène Alexandre a su être à la fois poète et psychologue. Ses héros sont bien un peu des malades ; mais, outre que les maux dont ils souffrent, ne sont pas tout à fait étrangers aux gens bien portants, il a su éviter ce qui pouvait transformer le drame en une hantise. Ces deux romans laissent une impression très triste et très douce ; ils sont passionnants et ils sont exquis.

\* \*

Les *Nouveaux Contes des Collines* n'occuperont pas, dans l'œuvre de Rudyard Kipling, un rang analogue au *Livre de la Jungle* ou à cet exquis et profond *Kim*, son chef-d'œuvre, à mes yeux. Parmi les nouvelles qui composent le volume, quelques-unes présentent un intérêt assez menu. Mais les autres, et c'est la majorité, sont du bon, de l'excellent Kipling. Certaines : *L'Amendement Tods*, une *Escroquerie financière*, sont de tout premier ordre. C'est toujours ce sens de la vie, cette vigueur et cette intensité de pensée qui attachent dans Kipling et qui le distinguent de tant de romanciers. Et puis aussi, c'est ce charme de l'expression, cette finesse, cet humour qui font de ses romans le régal des délicats et tout ensemble la joie du grand public. La *Bibliothèque cosmopolite* s'est enrichie là d'un beau livre.

\* \*

On n'a plus à recommander les *Mémoires de la Comtesse de Boigne* : les deux premiers volumes ont eu le plus vif succès ; le troisième ne sera pas moins bien accueilli. Ce n'est pas qu'il faille y chercher des secrets d'Etat, des vues nouvelles sur la politique. Les mémoires de madame de Boigne ne révolutionneront pas l'histoire. Mais ils sont remplis de détails curieux, de piquantes révélations sur des faits connus, dont nous ignorons toutefois les dessous. Madame de Boigne était en situation de bien voir, et elle a bien vu. Elle a retenu ce qu'il était utile de conserver, et, comme d'autre part, elle avait de l'esprit, et le sens des réalités, ses confidences sont vraiment instructives. Ses mémoires éclairent d'un jour singulier tous les acteurs de la vie politique entre 1820 et 1830, depuis le roi, que ce soit Louis XVIII, s'appuyant sur Mme de Cayla, ou Charles X, insolemment obstiné à ne pas comprendre son peuple, jusqu'aux ministres, passés, présents ou à venir, jusqu'aux ouvriers, protagonistes du drame de 1830. Signalons les derniers chapitres où sont contées par le menu les journées de juillet ; ce sont sans contredit, les plus belles pages du volume. On est gagné par l'émo-

tion de ce témoin, écrivant et revivant des heures qui, dans son existence, ont certainement compté parmi les plus passionnantes. Rien que pour ce tableau, il faudrait lire ce troisième volume.

\* \*

Il y a quelques mois, je signalais, dans un livre sur le romantisme, une attaque virulente contre l'individu. Aux yeux de l'auteur, ce pelé, ce galeux, devait être tenu sous une discipline rigoureuse. Ses révoltes étaient le signal de cataclysmes épouvantables dans tous les domaines, en littérature comme en politique. Voici qu'aujourd'hui, avec une égale violence, M. Abel Faure attaque, dans notre système d'éducation nationale, l'esprit d'autorité, et qu'il met son unique espoir dans l'indépendance de l'individu. Il agite là un des plus délicats problèmes qui aient inquiété les philosophes et les pédagogues. Comment concilier, j'entends dans la pratique, dans l'éducation collective, et non plus dans un plan d'éducation destiné à n'être pas appliqué comme l'*Emile*, l'éducation et le développement de l'individu, comment aider à la formation d'un enfant sans tenir compte de la société où il devra vivre ? A cette question, M. Abel Faure n'a pas encore répondu ; il ne nous donne aujourd'hui que la première partie de son ouvrage *L'Individu et l'Esprit d'autorité, du moyen âge à la loi Falloux*. Le tableau qu'il retrace de l'école scolastique, de l'université au moyen âge, puis au XVIII<sup>e</sup>, au XVIII<sup>e</sup> siècle, du programme des Jésuites, du lycée impérial est éloquent. Il en montre bien les faiblesses et les excès. Nous attendons le volume suivant où, sans doute, M. Abel Faure nous donnera un plan susceptible d'être mis en pratique. Etant donné le talent qui apparaît dans cette première partie, la seconde ne saurait être banale.

\* \*

Ponscarne a joué un rôle important dans l'histoire de la Médaille. Il fut au tout premier rang de ceux qui reprirent, de nos jours, la tradition des maîtres italiens de la Renaissance. On est frappé, quand on étudie par exemple les médailles de Naudet (1868), de Quinet (1871), de voir quel contraste elles présentent avec des médailles de la même époque, combien le modelé est plus souple, la figure plus vivante. M. Orliac, dans l'étude qu'il vient de consacrer au noble artiste, a raconté ses débuts difficiles, ses luttes pour arriver, ses succès, qui, sans son indépendance, eussent été plus grands ; et, avec beaucoup de finesse et de vérité, il a marqué l'originalité de son talent. L'ouvrage est soigneusement édité et les médailles principales de Ponscarne sont reproduites en d'excellentes phototypies.

## LE LISEUR

## MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

- Chez Tassel : *La Fontaine aux Acanthes*, par M. ANDRÉ DODERET.  
 Chez L. Mulo : Dans l'Encyclopédie Roret : *Technologie, Mathématiques, Physique, Mécanique, Construction*, formulaire annoté par les Architectes, Ingénieurs, Constructeurs, Commis et Chefs de chantiers, par HENRY GUEY, Architecte.  
 Chez Bernard-Grasset : *La vie et la mort de M. de Tournèze*, par CHARLES DERENNES.  
 Aux éditions de la Belgique artistique et littéraire : *La Guirlande*, par PAUL ANDRÉ. — *La Correspondance de Sylvain Dartois*, par CARL SMULDERS.  
 Chez Stock : *Les Barbares*, roman, par YVES LE FEBVRE. — *Le Journal d'un prêtre*, roman, par FERDINAND HAMELIN. — *La jeune fille de la mer*, roman, par M. RENÉ DE SAINT-CHÉRON, avec un portrait de l'auteur, et une préface de M. Henri de Régnier. — *L'Inviolable*, roman, par CHAFLOTTE ADRIANNE. — *Blassenay-le-Vieux*, roman, par CAMILLE MARBO.  
 Chez Lemerre : *L'Ombre du soir*, par RENÉE D'ULMÉS.  
 A la Revue Moderne : *Tutu*, par FORTUNÉ PAILOT, illustré de dessins de F. Poulbot.  
 Au Mercure de France : *Les Immémoriaux*, par MAX-ANÉLY.  
 Chez Garnier : *L'Art du Cuir*, par A. BROQUELET : petit livre indispensable à tous les amateurs et artistes qui cultivent le cuir d'art.